

SI LE GRAIN
NE MEURT
ANDRÉ GIDE



OXFORD UNIVERSITY PRESS

Marygrove

EX LIBRIS



SI LE GRAIN NE MEURT...



ANDRÉ GIDE

SI LE GRAIN NE MEURT...

by

^{P. G.}
ANDRÉ GIDE

Edited by

V. F. BOYSON

with a Preface by the Author

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS

OXFORD
UNIVERSITY PRESS
LONDON : AMEN HOUSE, E.C. 4
EDINBURGH GLASGOW LEIPZIG
COPENHAGEN NEW YORK TORONTO
MELBOURNE CAPETOWN BOMBAY
CALCUTTA MADRAS SHANGHAI
HUMPHREY MILFORD
PUBLISHER TO THE
UNIVERSITY

Impression of 1928
First edition, 1925

5, 3, 2, 1

CONTENTS

	PAGE
Avant-propos	3
SI LE GRAIN NE MEURT...	7
André Gide and his work	81
Notes	83
Vocabulary	93
Phrases and Idioms	110
(<i>a</i>) Map of the department of Gard.	
(<i>b</i>) Map of the department of Calvados.	

Edition authorized by
M. Gallimard

AVANT-PROPOS

CES récits d'une enfance française sauront-ils intéresser de jeunes Anglais? Lorsqu'ils me furent demandés pour former un livre de classe, je fus non moins étonné que flatté. Puis je réfléchis à tout l'attrait qu'avait pour moi, à cet âge, ce que l'on me racontait des enfants des autres pays — de l'Angleterre en particulier.

Un des regrets de ma vie (où je ne regrette que peu de choses, encore que j'en puisse déplorer beaucoup) c'est de ne pas avoir passé quelques années de ma jeunesse dans un collège d'Outre-Manche. La pratique des sports surtout m'y eût plu; et certaine façon de camaraderie, qu'à Paris nous ne connaissons guère. Je pense que les écoliers anglais qui me liront n'envieront guère la vie que menait alors un petit écolier de France; mais la peinture que j'en fais les aidera peut-être à mieux apprécier leur bonheur. Les mœurs, il faut le dire, ont changé, les jeux, les costumes, et bien des choses dont j'ai souffert ont été heureusement réformées, certaines à

l'instar de l'Angleterre. Du reste je n'ai garde de penser que, dans cette comparaison, l'Angleterre ait partout l'avantage, et que nous n'ayons rien ici qui soit digne de l'inspirer. J'estime qu'entre peuples civilisés il est utile de se connaître, que chaque nation trouve à gagner dans la fréquentation de ses voisines, que le profit des bonnes relations est presque toujours réciproque, et qu'il n'est jamais bon de se cantonner à soi.

Un autre regret, corollaire du premier, c'est de n'avoir appris l'anglais que très tard. Si je puis le lire à présent sans peine, j'ai dû renoncer à l'espoir de le parler jamais couramment ; et cela me désole, car j'aime beaucoup l'Angleterre, et certains de mes meilleurs amis sont anglais. Il est vrai qu'ils parlent le français à merveille ; mais n'est-il pas mortifiant de ne pouvoir leur rendre leur politesse ?

La dernière année de la guerre, revenant du Havre à Paris, je me trouvai au wagon-restaurant, assis en face d'un officier de l'armée anglaise, encore jeune ; son beau visage exprimait une si douce et souriante sympathie, que j'aurais donné je ne sais quoi pour pouvoir m'exprimer couramment dans sa langue. Je le regardais en souriant aussi, mais ne pouvais trouver rien à lui dire. Il n'avait plus qu'un bras. Je songeais aux horreurs de la guerre.

Visiblement, lui de même cherchait à me parler, mais sans doute ne savait-il pas le français. Le train traversait des vergers que bordait la Seine ; et, comme on était au printemps, la campagne était toute fleurie. A la fin, dans un grand effort, et se penchant vers moi :

— *A very nice country to fight for*, dit-il.

Les larmes me montèrent aux yeux. Mais il ne put savoir, parce que je ne pus l'exprimer en anglais, combien m'avait ému sa simple phrase.

Jeunes écoliers français, apprenez vite l'anglais ; jeunes Anglais, apprenez tôt notre langue, pour ne pas rester cois, comme je fis, hélas, et bien péniblement, ce jour là.

ANDRÉ GIDE.

SI LE GRAIN NE MEURT...

(FRAGMENTS)

I

.

J'AVAIS six ans quand, en 1876, nous quittâmes la rue Médicis. Notre nouvel appartement, 2 rue de Tournon, au second étage, formait angle avec la rue St-Sulpice, sur quoi donnaient les fenêtres de la bibliothèque de mon père ; celles de ma chambre ouvraient sur une grande cour. Je me souviens surtout du vestibule, parce que je m'y tenais le plus souvent, lorsque je n'étais pas à l'école ou dans ma chambre, et que maman, lasse de me voir tourner auprès d'elle, me conseillait d'aller jouer 10 « avec mon ami Pierre », c'est-à-dire tout seul. Le tapis bariolé de ce vestibule présentait de grands dessins géométriques parmi lesquels il était on ne peut plus amusant de jouer aux billes avec le fameux ami Pierre.

Un petit sac de filet contenait les plus belles billes, qu'une à une l'on m'avait données et que je ne mêlais pas aux vulgaires. Il en était que je ne pouvais manier sans être à neuf ravi par leur beauté : une petite en particulier, d'agate noire 20 avec un équateur et des tropiques blancs ; une

autre, translucide, en cornaline, couleur d'écaille claire, dont je me servais pour *caler*. Et puis, dans un gros sac de toile, tout un peuple de billes grises qu'on gagnait, qu'on perdait, et qui servaient d'enjeu lorsque plus tard je pus trouver de vrais camarades avec qui jouer.

Un autre jeu dont je raffolais, c'est cet instrument de merveilles qu'on appelle kaléïdoscope : une sorte de lorgnette qui, dans l'extrémité opposée
10 à celle de l'œil, propose au regard une toujours changeante rosace, formée de mobiles verres de couleur emprisonnés entre deux feuilles transparentes. L'intérieur de la lorgnette est tapissé de miroirs où se multiplie symétriquement la fantasmagorie des verres que déplace entre les deux
feuilles le moindre mouvement de l'appareil. Le changement d'aspect des rosaces me plongeait dans un ravissement indicible. Je revois encore avec
précision la couleur, la forme des verroteries : le
20 morceau le plus gros était un rubis clair ; il avait forme triangulaire ; son poids l'entraînait d'abord et par-dessus l'ensemble qu'il bousculait. Il y avait un grenat très sombre à peu près rond ; une améthyste en lame de faux ; une topaze dont je ne revois plus que la couleur ; un saphir et trois petits débris mordorés. Ils n'étaient jamais tous ensemble sur scène ; certains restaient cachés complètement ; d'autres à demi, dans les coulisses, de l'autre côté des miroirs ; seul le rubis, trop
30 important, ne disparaissait jamais tout entier.

Mes cousines qui partageaient mon goût pour ce jeu, mais s'y montraient moins patientes, secouaient à chaque fois l'appareil afin d'y contempler un changement total. Pour moi, je ne procédais pas de même : sans quitter la scène des yeux, je tournais le kaléidoscope doucement, doucement, admirant la lente modification de la rosace. Parfois l'insensible déplacement d'un des éléments entraînait des conséquences bouleversantes. J'étais autant intrigué qu'ébloui, et bientôt voulus forcer 10 l'appareil à me livrer son secret. Je débouchai le fond, dénombrai les morceaux de verre, et sortis du fourreau de carton trois miroirs ; puis les remis, mais, avec eux, plus que trois ou quatre verroteries. L'accord était pauvre ; les changements ne causaient plus de surprise ; mais comme on suivait bien les parties ! comme on comprenait bien le pourquoi du plaisir !

Puis le désir me vint de remplacer les petits morceaux de verre par les objets les plus bizarres : 20 un bec de plume, une aile de mouche, un bout d'allumette, un brin d'herbe. C'était opaque, plus féérique du tout, mais, à cause des reflets dans les miroirs, d'un certain intérêt géométrique... Bref, je passais des heures et des jours à ce jeu. Je crois que les enfants d'aujourd'hui l'ignorent, et c'est pourquoi j'en ai si longuement parlé.

Les autres jeux de ma première enfance, patiences, décalcomanies, constructions, étaient tous des jeux solitaires. Je n'avais aucun camarade... 30

Si pourtant ; j'en revois bien un ; mais hélas ! ce n'était pas un camarade de jeu : lorsque Marie me menait au Luxembourg, j'y retrouvais un petit garçon de mon âge, délicat, doux, tranquille, et dont le blême visage était à demi caché par de grosses lunettes, si sombres que, derrière les verres, on ne pouvait rien distinguer. Je ne me souviens plus de son nom, et peut-être que je ne l'ai jamais su. Nous l'appelions Mouton, à cause
10 de sa petite pelisse en toison blanche.

— Mouton, c'est vrai que vous avez mal aux yeux ? (Je crois bien que je ne le tutoyais pas.)

— Le médecin dit qu'ils sont malades.

— Montrez-les.

Alors il avait soulevé les vilains verres, et son pauvre regard clignotant, incertain, douloureux, m'était entré dans le cœur.

Ensemble nous ne jouions pas ; je ne me souviens pas que nous fissions autre chose que de nous
20 promener, la main dans la main, sans rien dire.

Cette première amitié dura peu de temps. Mouton cessa bientôt de venir. Ah ! que le Luxembourg alors me parut vide !... Mais mon vrai désespoir commença lorsque je compris que Mouton devenait aveugle. Marie avait rencontré la bonne du petit dans le quartier et racontait à ma mère sa conversation avec elle ; elle parlait à voix basse pour que je n'entende pas ; mais je surpris ces quelques mots : « Il ne peut déjà plus
30 retrouver sa bouche ! » Phrase absurde assurément,

car il n'est nul besoin de la vue pour trouver sa bouche sans doute, et je le pensai tout aussitôt — mais qui me consterna néanmoins. Je m'en allai pleurer dans ma chambre, et durant plusieurs jours m'exerçai à demeurer longtemps les yeux fermés, à circuler sans les ouvrir, à m'efforcer de ressentir ce que Mouton devait éprouver.

Accaparé par la préparation de son cours, mon père ne s'occupait guère de moi. Il passait la plus grande partie du jour enfermé dans un vaste ¹⁰ cabinet de travail un peu sombre, où je n'avais accès que lorsqu'il m'invitait à y venir. C'est d'après une photographie que je revois mon père, avec une barbe carrée, des cheveux noirs, assez longs et bouclés ; sans elle je n'aurais gardé souvenir que de sa grande douceur. Ma mère m'a dit plus tard que ses collègues l'avaient surnommé « Vir probus » ; et j'ai su par l'un d'eux que souvent on recourait à son conseil.

Je ressentais pour mon père une vénération un ²⁰ peu craintive, qu'aggravait la solennité de ce lieu. J'y entrais comme dans un temple ; dans la pénombre se dressait le tabernacle de la bibliothèque ; un épais tapis de ton riche et sombre étouffait le bruit de mes pas. Il y avait un lutrin près d'une des deux fenêtres ; au milieu de la pièce, une énorme table couverte de livres et de papiers. Mon père allait chercher un gros livre, quelque *Coutume de Bourgogne* ou de *Normandie*, pesant

in-folio qu'il ouvrait sur le bras d'un fauteuil pour épier avec moi de feuille en feuille jusqu'où persévérait le travail d'un insecte rongeur. Le jurisconsulte, en consultant un vieux texte, avait admiré ces petites galeries clandestines et s'était dit : « Tiens ! cela amusera mon enfant ». Et cela m'amusait beaucoup, à cause aussi de l'amusement qu'il paraissait lui-même y prendre.

Mais le souvenir du cabinet de travail est resté
10 lié surtout à celui des lectures qu'il m'y faisait. Mon père avait à ce sujet des idées très particulières que n'avait pas épousées ma mère ; et souvent je les entendais discuter sur la nourriture qu'il convient de donner au cerveau d'un petit enfant. De semblables discussions étaient soulevées parfois au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre, mon père gardant toujours une ten-
dence à tout m'expliquer. Je me souviens fort
20 bien qu'alors ma mère comparait l'enfant que j'étais au peuple hébreu, et protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était bon d'avoir vécu selon la loi. Je pense aujourd'hui que ma mère était dans le vrai ; n'empêche qu'en ce temps je restais vis-à-vis d'elle dans un état d'insubordination fréquente et de continuelle discussion, tandis que, sur un mot, mon père eût obtenu de moi tout ce qu'il eût voulu. Je crois qu'il cédait au besoin de son cœur plutôt qu'il ne suivait une théorie, lorsqu'il ne proposait
30 à mon amusement ou à mon admiration rien qu'il

ne pût aimer ou admirer lui-même. La littérature enfantine française ne présentait alors guère que des inepties, et je pense qu'il eût souffert s'il avait vu entre mes mains tel livre qu'on y mit plus tard, de Madame de Ségur par exemple — où je pris, je l'avoue, et comme à peu près tous les enfants de ma génération, un plaisir assez vif, mais stupide — un plaisir non plus vif heureusement que celui que j'avais pris d'abord à écouter mon père me lire des scènes de Molière, des passages de 10 l'Odyssée, la farce de Pathelin, les aventures de Sindbad ou celles d'Ali-Baba, et quelques bouffonneries de la Comédie Italienne, telles qu'elles sont rapportées dans les *Masques* de Maurice Sand, livre où j'admirais aussi les figures d'Arlequin, de Colombine, de Polichinelle ou de Pierrot, après que, par la voix de mon père, je les avais entendus dialoguer.

Le succès de ces lectures était tel, et mon père poussait si loin sa confiance, qu'il entreprit un jour 20 le début du livre de Job. C'était une expérience à laquelle ma mère voulut assister : aussi n'eut-elle pas lieu dans la bibliothèque ainsi que les autres, mais dans un petit salon où l'on se sentait chez elle plus spécialement. Je ne jurerais pas, naturellement, que j'aie compris d'abord la pleine beauté du texte sacré ! Mais cette lecture, il est certain, fit sur moi l'impression la plus vive, aussi bien par la solennité du récit que par la gravité de la voix de mon père et l'expression du visage de ma mère, 30

qui tour à tour gardait les yeux fermés pour marquer ou protéger son pieux recueillement, et ne les rouvrait que pour porter sur moi un regard chargé d'amour, d'interrogation et d'espoir.

Certains beaux soirs d'été, quand nous n'avions pas soupé trop tard et que mon père n'avait pas trop de travail, il demandait :

— Mon petit ami vient-il se promener avec moi ?

Il ne m'appelait jamais autrement que « son
10 petit ami ».

— Vous serez raisonnables, n'est-ce pas ? disait ma mère. Ne rentrez pas trop tard.

J'aimais sortir avec mon père ; et comme il s'occupait de moi rarement, le peu que je faisais avec lui gardait un aspect insolite, grave et quelque peu mystérieux qui m'enchantait aussitôt.

Tout en jouant à quelque jeu de devinette où d'homonymes, nous remontions la rue de Tournon, puis traversions le Luxembourg, ou suivions cette
20 partie du Boulevard Saint-Michel qui le longe, jusqu'au second jardin, près de l'Observatoire. Dans ce temps les terrains qui font face à l'École de Pharmacie n'étaient pas encore bâtis ; l'École même n'existait pas. Au lieu des maisons à six étages, il n'y avait là que baraquements improvisés, échoppes de fripiers, de revendeurs et de loueurs de vélocipèdes. L'espace asphalté, ou macadamisé, je ne sais, qui borde ce second Luxembourg, servait de piste aux amateurs ; juchés sur ces étranges

et paradoxaux instruments, qu'ont remplacés les bicyclettes, ils viraient, passaient et disparaissaient dans le soir. Nous admirions leur hardiesse, leur élégance. A peine encore distinguait-on la monture et la roue d'arrière minuscule où reposait l'équilibre de l'aérien appareil. La svelte roue d'avant se balançait ; celui qui la montait semblait un être fantastique. La nuit tombait, exaltant les lumières, un peu plus loin, d'un café-concert, dont les musiques nous attiraient. On ne voyait pas les 10 becs de gaz eux-mêmes, mais, par-dessus la palissade, l'étrange illumination des marronniers. On s'approchait. Les planches n'étaient pas si bien jointes qu'on ne pût, par-ci par-là, en appliquant l'œil, glisser entre-deux le regard : je distinguais, par-dessus la grouillante et sombre masse des spectateurs, l'émerveillement de la scène, sur laquelle une divette venait débiter des fadeurs.

Nous avons parfois encore le temps, pour rentrer, de retraverser le grand Luxembourg. Bientôt 20 un roulement de tambour en annonçait la fermeture. Les derniers promeneurs, à contre-gré, se dirigeaient vers les sorties, talonnés par les gardes, et les grandes allées qu'ils désertaient s'emplissaient derrière eux de mystère. Ces soirs-là je m'endormais ivre d'ombre, de sommeil et d'étrangeté.

Quand j'eus atteint ma cinquième année, mes parents me firent suivre des cours enfantins chez Mademoiselle Fleur et chez Madame Lackerbauer.

Mademoiselle Fleur habitait rue de Seine. Tandis que les petits, dont j'étais, pâlissaient sur les alphabets, ou sur des pages d'écriture, les grands — ou plus exactement : les grandes (car au cours de Mademoiselle Fleur fréquentaient bien des grandes filles, mais seulement des petits garçons) — s'agitaient beaucoup autour des répétitions d'une représentation à laquelle devaient assister les familles. On préparait un acte des
10 *Plaideurs* ; les grandes essayaient des fausses barbes et je les enviais d'avoir à se costumer ; rien ne devait être plus divertissant.

De chez Madame Lackerbauer, je ne me rappelle qu'une machine de Ramsden, une vieille machine électrique, qui m'intriguait furieusement avec son disque de verre où de petites plaques de métal étaient collées, et une manivelle pour faire tourner le disque ; à quoi il était défendu de toucher « ex-
20 pressément sous peine de mort » comme disent certaines pancartes sur des poteaux de transmission. Un jour la maîtresse avait voulu faire fonctionner la machine ; tout autour les enfants formaient un grand cercle, très écarté parce qu'on avait grand peur ; on s'attendait à voir foudroyer la maîtresse ; et certainement elle tremblait un peu en approchant d'une boule de cuivre, à l'extrémité de l'appareil, son index replié. Mais pas la moindre étincelle n'avait jailli. Ah ! l'on était bien soulagé.

J'avais sept ans quand ma mère crut devoir
30 ajouter aux cours de Mademoiselle Fleur et de

Madame Lackerbauer les leçons de piano de Mademoiselle de Gœcklin. On sentait chez cette innocente personne peut-être moins de goût pour les arts qu'un grand besoin de gagner sa vie. Elle était toute fluette, et pâle comme sur le point de se trouver mal. Je crois qu'elle ne devait pas manger à sa faim.

Quand j'avais été bien docile, Mademoiselle de Gœcklin me faisait cadeau d'une image qu'elle sortait d'un petit manchon. L'image, en elle-même, 10 eût pu me paraître ordinaire et j'en aurais presque fait fi ; mais elle était parfumée ; extraordinairement parfumée — sans doute en souvenir du manchon ; je la regardais à peine ; je la humais ; puis la collais dans un album, à côté d'autres images que les grands magasins donnaient aux enfants de leur clientèle, mais qui, elles, ne sentaient rien. J'ai rouvert l'album dernièrement pour amuser un petit neveu : les images de Mademoiselle de Gœcklin embaument encore ; 20 elles ont embaumé tout l'album.

Après que j'avais fait mes gammes, mes arpèges, un peu de solfège, et ressassé quelque morceau des « bonnes traditions du pianiste », je cédaï la place à ma mère. Je crois que c'est par modestie que maman ne jouait jamais seule ; mais à quatre mains, comme elle y allait ! C'était d'ordinaire quelque partie d'une symphonie de Haydn, et de préférence le finale qui, pensait-elle, comportait moins d'expression à cause du mouvement rapide, 30

qu'elle précipitait encore en approchant de la fin ; elle comptait à haute voix d'un bout à l'autre du morceau.

Quand je fus un peu plus grand, Mademoiselle de Gœcklin ne vint plus ; j'allai prendre les leçons chez elle. C'était un tout petit appartement où elle vivait avec une sœur plus âgée, infirme ou un peu simple d'esprit, dont elle avait la charge. Dans la première pièce, qui devait servir de salle
10 à manger, se trouvait une volière pleine de bengalis ; dans la seconde pièce le piano ; il avait des notes étonnamment fausses dans le registre supérieur, ce qui modérait mon désir de prendre la haute de préférence, lorsque nous jouions à quatre mains. Mademoiselle de Gœcklin, qui comprenait sans peine ma répugnance, disait alors d'une voix plaintive, abstraitement, comme un ordre discret qu'elle eût donné à un esprit : « Il faudra faire
venir l'accordeur. » Mais l'esprit ne faisait pas la
20 commission.

Mes parents avaient pris coutume de passer les vacances d'été dans le Calvados, à la Roque-Baignard, cette propriété qui revint à ma mère au décès de ma grand'mère Rondeaux. Les vacances de nouvel an, nous les passions à Rouen dans la famille de ma mère ; celles de Pâques, à Uzès auprès de ma grand'mère paternelle.

Rien de plus différent que ces deux familles ; rien de plus différent que ces deux provinces de

France, qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute ceux-là seuls sont capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire les produits de croisement, en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, ¹⁰ des exigences opposées, c'est parmi eux je crois que se recrutent les arbitres et les artistes. Je me trompe fort si les exemples ne me donnent raison.

La maison de mes parents faisait angle entre la rue de Crosne et la rue de Fontenelle. Elle ouvrait sa porte cochère sur celle-là ; sur celle-ci le plus grand nombre de ses fenêtres. Elle me paraissait énorme ; elle l'était. Il y avait en bas, en plus du logement du concierge, de la cuisine, de l'écurie, de la remise, un magasin pour les « rouenneries » que fabriquait ²⁰ mon oncle à son usine du Houlme, à quelques kilomètres de Rouen. Et à côté du magasin, ou plus proprement de la salle du dépôt, il y avait un petit bureau, dont l'accès était également défendu aux enfants, et qui du reste se défendait bien tout seul par son odeur de vieux cigare, son aspect fastidieux et rébarbatif. Mais combien la maison, par contre, était aimable !

Dès l'entrée, la clochette au son doux et grave semblait vous souhaiter bon accueil. Sous la ³⁰

voûte, à gauche, la concierge, de la porte vitrée de sa loge exhaussée de trois marches, vous souriait. En face s'ouvrait la cour, où de décoratives plantes vertes, dans des pots alignés contre le mur du fond, prenaient l'air, et, avant d'être ramenées dans la serre du Houleme, d'où elles venaient et où elles allaient refaire leur santé, se reposaient à tour de rôle de leur service d'intérieur. Ah ! que cet intérieur était tiède, moite, discret et quelque peu
10 sévère, mais confortable, honnête et plaisant. La cage d'escalier prenait jour par en bas sous la voûte, et tout en haut par un toit vitré. A chaque palier, de longues banquettes de velours vert, sur lesquelles il faisait bon s'étendre à plat ventre pour lire. Mais combien on était mieux encore, entre le second étage et le dernier, sur les marches mêmes, que couvrait un tapis chiné noir et blanc, bordé de larges bandes rouges. Du toit vitré tombait une riche lumière tamisée, tranquille ; la
20 marche au-dessus de celle sur laquelle j'étais assis me servait d'appuie-coude, de pupitre et lentement me pénétrait le côté...

J'écrirai mes souvenirs comme ils viennent, sans chercher à les ordonner. Tout au plus les puis-je grouper autour des lieux et des êtres ; ma mémoire ne se trompe pas souvent de place : mais elle brouille les dates ; je suis perdu si je m'astreins à de la chronologie. A reparcourir le passé, je suis comme quelqu'un dont le regard n'appré-
30 cierait pas bien les distances et parfois reculerait

extrêmement ce que l'examen reconnaîtra beaucoup plus proche. C'est ainsi que je suis resté longtemps convaincu d'avoir gardé le souvenir de l'entrée des Prussiens à Rouen.

C'est la nuit. On entend la fanfare militaire, et du balcon de la rue de Crosne où elle passe on voit les torches résineuses fouetter d'inégales lueurs les murs étonnés des maisons...

Ma mère à qui, plus tard, j'en reparlai, me persuada que d'abord en ce temps j'étais beaucoup trop jeune pour en avoir gardé quelque souvenir que ce soit ; qu'au surplus jamais un Rouennais, ou en tout cas aucun de ma famille, ne se serait mis au balcon pour voir passer fût-ce Bismarck ou le roi de Prusse lui-même, et que, si les Allemands avaient organisé des cortèges, ceux-ci eussent défilé devant des volets clos. Certainement mon souvenir devait être des « retraites aux flambeaux » qui, tous les samedis soir, remontaient ou descendaient la rue de Crosne, après que les Allemands avaient depuis longtemps déjà vidé la ville.

— C'était là ce que nous te faisons admirer du balcon, en te chantant, te souviens-tu :

Zim laï la! Zim laï la!

Les beaux militaires!

Et soudain je reconnaissais aussi la chanson.

Il en est de même de ce bal rue de Crosne, que ma mémoire s'est longtemps obstinée à placer du temps de ma grand'mère — qui mourut en 73,

alors que je n'avais pas quatre ans. Il s'agit évidemment d'une soirée que mon oncle et ma tante donnèrent trois ans plus tard à la majorité de leur fille :

Je suis déjà couché, mais une singulière rumeur, un frémissement du haut en bas de la maison, joints à des vagues harmonieuses, écartent de moi le sommeil. Sans doute ai-je remarqué dans la journée des préparatifs. Sans doute l'on m'a
10 dit qu'il y aurait un bal ce soir-là. Mais, un bal, sais-je ce que c'est ? Je n'y avais pas attaché d'importance et m'étais couché comme les autres soirs. Mais cette rumeur à présent... J'écoute ; je tâche de surprendre quelque bruit plus distinct, de comprendre ce qui se passe. Je tends l'oreille. A la fin, n'y tenant plus, je me lève, sors de la chambre à tâtons dans le couloir sombre et, pieds nus, gagne l'escalier plein de lumière. Ma chambre est au troisième étage. Les vagues de sons mon-
20 tent du premier ; il faut aller voir ; et à mesure que de marche en marche je me rapproche, je distingue des bruits de voix, des froissements d'étoffe, des chuchotements et des rires. Rien n'a l'air coutumier ; il me semble que je vais être initié tout à coup à une autre vie, mystérieuse, différemment réelle, plus brillante et plus pathétique, et qui commence seulement lorsque les petits enfants sont couchés. Les couloirs du second tout emplis de nuit sont déserts ; la fête
30 est au-dessous. Avancerai-je encore ? On va me

voir. On va me punir de ne pas dormir, d'avoir vu... Je passe ma tête à travers les fers de la rampe... Précisément des invités arrivent, un militaire en uniforme, une dame toute en rubans, toute en soie ; elle tient un éventail à la main ; le domestique, mon ami Victor, que je ne reconnais pas d'abord à cause de ses culottes et de ses bas blancs, se tient devant la porte ouverte du premier salon et introduit... Tout à coup quelqu'un bondit vers moi ; c'est Marie, ma bonne, qui comme moi tâchait de voir, dissimulée un peu plus bas au premier angle de l'escalier. Elle me saisit dans ses bras ; je crois d'abord qu'elle va me reconduire dans ma chambre, m'y enfermer ; mais non, elle veut bien me descendre, au contraire, jusqu'à l'endroit où elle était, d'où le regard cueille un petit brin de la fête. A présent j'entends parfaitement bien la musique. Au son des instruments que je ne puis voir, des messieurs tourbillonnent avec des dames parées qui toutes sont beaucoup plus belles que celles du milieu du jour. La musique cesse ; les danseurs s'arrêtent ; et le bruit des voix remplace celui des instruments. Ma bonne va m'emmener, mais à ce moment une des belles dames, qui se tenait debout, appuyée près de la porte, et s'éventait, m'aperçoit ; elle vient à moi, m'embrasse et rit parce que je ne la reconnais pas. C'est évidemment cette amie de ma mère que j'ai vue encore ce matin même ; mais tout de même je ne suis pas bien sûr que ce soit tout à fait elle, 10 20 30

elle réellement... Et quand je me retrouve dans mon lit j'ai les idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément : il y a la réalité et il y a les rêves ; et puis il y a une seconde réalité.

La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, 10 encore aujourd'hui, quelques restes. Rien de commun avec les contes de fées, de goules ou de sorcières ; peut-être plutôt avec ceux d'Hoffmann ou d'Andersen. Pourtant je ne les connaissais pas encore. Non, je crois bien qu'il y avait plutôt là un maladroit besoin d'épaissir la vie — besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenter ; et une certaine propension, aussi, à supposer le clandestin. C'est ainsi qu'après la mort de mon père, si grand garçon que je fusse déjà, n'allai-je 20 pas m'imaginer qu'il n'était pas mort pour de vrai ! ou du moins — comment exprimer cette sorte d'appréhension — qu'il n'était mort qu'à notre vie ouverte et diurne, mais que de nuit, secrètement, alors que je dormais, il venait retrouver ma mère. Durant le jour mes soupçons se maintenaient incertains, mais je les sentais se préciser et s'affirmer, le soir, immédiatement avant de m'endormir. Je ne cherchais pas à percer le mystère ; je sentais que j'eusse empêché tout net ce que 30 j'eusse essayé de surprendre : assurément j'étais

trop jeune encore, et ma mère me répétait trop souvent et à propos de trop de choses : Tu comprendras plus tard — mais certains soirs, en m'abandonnant au sommeil, il me semblait vraiment que je cétais la place.

Je reviens à la rue de Crosne.

Au second étage, à l'extrémité d'un couloir sur lequel ouvrent les chambres, se trouve la salle d'études, plus confortable, plus intime que les grands salons du premier, de sorte que ma mère ¹⁰ s'y tient et m'y retient de préférence. Une grande armoire formant bibliothèque en occupe le fond. Les deux fenêtres ouvrent sur la cour ; l'une d'elles est double et entre les deux châssis fleurissent dans des pots, sur des soucoupes, des crocus, des hyacinthes et des tulipes du duc de Thol. Des deux côtés de la cheminée, deux grands fauteuils de tapisserie, ouvrage de ma mère et de mes tantes ; dans l'un d'eux ma mère est assise. Mademoiselle Shackleton, sur une chaise de reps grenat et ²⁰ d'acajou, près de la table, s'occupe à un ouvrage de broderie sur filet. Le petit carré de filet que veut agrémenter son travail est tendu sur un cadre de métal ; c'est un arachnéen réseau à travers lequel court l'aiguille. Elle consulte parfois un modèle où les dessins de fil sont marqués en blanc sur fond bleu. Ma mère regarde à la fenêtre et dit :

— Les crocus sont ouverts : il va faire beau.

Mademoiselle Shackleton la reprend doucement. ³⁰

— Juliette, vous serez toujours la même : c'est parce qu'il fait déjà beau que les crocus se sont ouverts ; vous savez bien qu'ils ne prennent pas les devants.

Anna Shackleton ! Je revois votre calme visage, votre front pur, votre bouche un peu sévère, vos souriants regards qui versèrent tant de bonté sur mon enfance... Je voudrais, pour parler de vous, inventer des mots plus vibrants, plus respectueux
10 et plus tendres. Raconterai-je un jour votre modeste vie ? Je voudrais que, dans mon récit, cette humilité resplendisse, comme elle resplendira devant Dieu le jour où seront abaissés les puissants, où seront magnifiés les humbles. Je ne me suis jamais senti grand goût pour peindre les triomphants et les glorieux de ce monde, mais bien ceux dont la plus vraie gloire est cachée.

C'est proprement comme gouvernante de ma mère que Mademoiselle Shackleton entra dans
20 notre famille. Ma mère allait bientôt atteindre l'âge d'être mariée ; il parut à plus d'un qu'Anna Shackleton, encore jeune elle-même, et de plus extrêmement jolie, pourrait faire tort à son élève. La jeune Juliette Rondeaux était du reste, il faut le reconnaître, un sujet quelque peu décourageant. Non seulement elle se retirait sans cesse, et s'effaçait chaque fois qu'il aurait fallu briller ; mais encore ne perdait-elle pas une occasion de pousser en avant Mademoiselle Anna, pour qui elle s'était

éprise d'une amitié très vive. Juliette ne supportait pas d'être la mieux mise ; tout la choquait, de ce qui marquait sa situation, sa fortune, et les questions de préséance entretenaient une lutte continuelle avec sa mère et surtout avec Claire sa sœur aînée.

Ma grand'mère n'était point dure, assurément ; mais, sans être précisément entichée, elle gardait un vif sentiment des hiérarchies. On retrouvait ce sentiment chez sa fille Claire, mais qui n'avait pas sa bonté — qui même n'avait pas beaucoup d'autres 10 sentiments que celui-là, et s'irritait à ne le retrouver point chez sa sœur ; elle rencontrait, à la place, un instinct, sinon précisément de révolte, du moins d'insoumission, qui sans doute n'avait pas existé de tout temps chez Juliette, mais qui s'éveillait, semblait-il, à la faveur de son amitié pour Anna. Claire ne pardonnait pas à Anna cette amitié que lui avait vouée sa sœur ; elle estimait que l'amitié comporte des degrés, des nuances, et qu'il ne convenait pas que Mademoiselle Shackleton cessât 20 de se sentir institutrice.

— Eh quoi ! pensait ma mère, — suis-je plus belle ? ou plus intelligente ? ou meilleure ? Est-ce ma fortune ou mon nom pour quoi je serais préférée ?

— Juliette, disait Anna, vous me donnerez pour le jour de vos noces une belle robe de soie couleur thé, et je serai tout à fait heureuse.

Ma mère cependant n'avait pu obtenir que Mademoiselle Anna fût logée ailleurs que dans 30

une chambre entre deux étages, assurément très loin des domestiques, mais loin des « maîtres » également, chambre extraordinairement basse et incommode, à laquelle on accédait par un petit escalier spécial issu du palier du premier. Mais du moins dans les promenades en voiture que faisaient ces demoiselles Rondeaux, en compagnie de leur jolie gouvernante, Juliette ne tolérait pas que Mademoiselle Shackleton n'occupât point la
10 place du fond, à côté de Claire ; ce qui du reste désolait Anna Shackleton et la mettait dans la situation la plus fausse vis-à-vis de Claire, que cette incorrection révoltait. Anna suppliait ; ma mère s'obstinait ; Claire s'irritait de plus en plus ; chacun finissait par déclarer que, dans ce cas, il préférerait ne pas sortir, et la promenade n'avait point lieu. On n'était sauvé que lorsque se proposait une quatrième personne pour occuper la seconde place du fond, près de Claire.

20 Le temps avait passé. Claire s'était mariée ; puis ma mère, et Mademoiselle Anna avait eu sa robe de soie couleur thé. Longtemps Juliette Rondeaux avait dédaigné les plus brillants partis de la société rouennaise, et Guillaume Démarest, son nouveau beau-frère, n'avait pas manqué, à chaque fête de Sainte-Catherine, de lui envoyer quelque petit cadeau chargé d'une piquante allusion ; lorsqu'enfin on avait été tout surpris de la voir accepter un jeune professeur de droit sans

fortune, venu du fond du midi, et qui n'eût jamais osé demander sa main si ne l'y eût poussé l'excellent pasteur Roberty qui le présentait, connaissant les idées de ma mère, et le recommandait tout comme il avait fait Mademoiselle Shackleton. Et quand, six ans plus tard, je vins au monde, Anna Shackleton m'adopta, comme elle avait adopté tour à tour mes grands cousins. Ni la beauté, ni la grâce, ni la bonté, ni l'esprit, ni la vertu ne faisant oublier qu'on est pauvre, Anna ne devait 10 connaître qu'un reflet lointain de l'amour, ne devait avoir d'autre famille que celle que lui prêtaient mes parents.

Le souvenir que j'ai gardé d'elle me la représente les traits un peu durcis déjà par l'âge, la bouche un peu sévère, le regard seul encore plein de sourire, un sourire qui pour un rien devenait du rire vraiment, si frais, si pur qu'il semblait que ni les chagrins ni les déboires n'eussent pu diminuer en elle l'amusement extrême que l'âme prend natu- 20 rellement à la vie. Mon père avait, lui aussi, ce même rire, et parfois Mademoiselle Shackleton et lui entraient dans des accès d'enfantine gaieté, auxquels je ne me souviens pas que s'associât jamais ma mère.

Anna (à l'exception de mon père qui l'appelait toujours : Mademoiselle Anna, nous l'appelions tous par son prénom, et même je disais : Nana, par une puérile habitude que je conservai jusqu'à l'annonce du livre de Zola) — Anna Shackleton 30

portait une sorte de coiffe d'intérieur en dentelle noire, dont deux bandeaux, qui tombaient de chaque côté de son visage, l'encadraient assez bizarrement. Je ne sais quand elle commença de se coiffer ainsi, mais c'est avec cette coiffure que je la revois, du plus loin qu'il me souvienne, et que la représentent les quelques photographies que j'ai d'elle. Si harmonieusement tranquille que fût l'expression de son visage, son allure et toute sa vie, Anna
10 n'était jamais oisive ; réservant les interminables travaux de broderie pour le temps qu'elle passait en société, elle occupait à quelque traduction les longues heures de sa solitude ; car elle lisait l'anglais et l'allemand aussi bien que le français, et fort passablement l'italien.

J'ai conservé quelques-unes de ces traductions qui, toutes, sont demeurées manuscrites ; ce sont de gros cahiers d'écolier, emplis jusqu'à la dernière ligne d'une sage et fine écriture. Tous les ouvrages
20 qu'Anna Shackleton avait ainsi traduits ont paru depuis dans d'autres traductions, peut-être meilleures ; pourtant je ne puis me résoudre à jeter ces cahiers, où respire tant de patience, d'amour et de probité. L'un entre tous m'est cher : c'est le *Reinecke Fuchs* de Goëthe, dont Anna me lisait des passages. Après qu'elle eut achevé ce travail, mon cousin Maurice Démarest lui donna de petites têtes en plâtre de tous les animaux qui figurent dans le vieux fabliau ; Anna les avait
30 accrochées tout autour du cadre de la glace

au-dessus de la cheminée de sa chambre, où ils faisaient ma joie.

Anna dessinait aussi, et peignait à l'aquarelle.

Mais son occupation principale, sa plus chère étude, était la botanique. A Paris elle suivait assidûment les cours de M. Bureau au Muséum, et elle accompagnait, au printemps, les herborisations organisées par M. Poisson, son assistant. Je n'ai garde d'oublier ces noms qu'Anna citait avec vénération et qui s'auréolaient dans mon ¹⁰ esprit d'un grand prestige. Ma mère, qui voyait là une occasion de me faire prendre de l'exercice, me permettait de me joindre à ces excursions dominicales qui prenaient pour moi tout l'attrait d'une exploration scientifique. La bande des botanistes était composée presque uniquement de vieilles demoiselles et d'aimables maniaques : on se rassemblait au départ d'un train ; chacun portait en bandoulière une boîte verte de métal peint où l'on couchait les plantes que l'on se proposait ²⁰ d'étudier ou de faire sécher. Quelques-uns avaient, en plus, un sécateur, d'autres un filet à papillons. J'étais de ces derniers, car je ne m'intéressais point tant alors aux plantes qu'aux insectes, et plus spécialement aux coléoptères dont j'avais commencé de faire collection, et mes poches étaient gonflées de boîtes et de tubes de verre où j'asphyxiais mes victimes dans les vapeurs de benzine ou le cyanure de potassium. Cependant je chassais la plante également ; plus agile que les vieux amateurs, ³⁰

je courais de l'avant, et, quittant les sentiers, fouillais deci delà le taillis, la campagne, claironnant mes découvertes, tout glorieux d'avoir aperçu le premier l'espèce rare que venaient admirer ensuite tous les membres de notre petite troupe, certains un peu dépités lorsque le spécimen était unique, que triomphalement j'apportais à Anna.

A l'instar d'Anna et avec son aide, je faisais un herbier ; mais surtout l'aidais à compléter le sien
10 qui était considérable et remarquablement bien
arrangé. Non seulement elle avait fini par se
procurer, patiemment, pour chaque variété, les
plus beaux exemplaires, mais la présentation de
chacun de ceux-ci était merveilleuse : de minces
bandelettes gommées fixaient les plus délicates
tigelles ; le port de la plante était spécieusement
respecté ; on admirait, auprès du bouton, la fleur
épanouie, puis la graine. L'étiquette était calli-
graphiée... Parfois la désignation d'une variété
20 douteuse nécessitait des recherches, un examen
minutieux ; Anna se penchait sur sa loupe montée,
s'armait de pinces, de minuscules scalpels, ouvrait
délicatement la fleur, en étalait sous l'objectif tous
les organes et m'appelait pour me faire remarquer
telle particularité des étamines ou je ne sais quoi
dont ne parlait pas sa flore et qu'avait signalé
M. Bureau.

C'est à la Roque surtout, où Anna nous accom-
pagnait tous les étés, que se manifestait dans son
30 plein son activité botanique, et que s'alimentait

l'herbier. Nous ne sortions pas sans notre boîte verte (car moi aussi j'avais la mienne) et une sorte de truelle cintrée, un déplantoir, qui permettait de s'emparer de la plante avec sa racine. Parfois on en surveillait une de jour en jour ; on attendait sa floraison parfaite, et c'était un vrai désespoir quand le dernier jour, parfois, on la trouvait à demi broutée par des chenilles, ou qu'un orage tout à coup nous empêchait.

Ici l'herbier régnait en seigneur ; tout ce qui se rapportait à lui, on l'accomplissait avec zèle, avec gravité, comme un rite. Par les beaux jours, on étalait aux rebords des fenêtres, sur les tables et les planchers ensoleillés, les feuilles de papier gris entre lesquelles iraient sécher les plantes ; pour certaines, grêles ou fibreuses, quelques feuilles suffisaient ; mais il en était d'autres, charnues, gonflées de sève, qu'il fallait presser entre d'épais matelas de papier spongieux, bien secs et renouvelés chaque jour. Tout cela prenait un temps considérable, et nécessitait beaucoup plus de place qu'Anna n'en disposait à Paris.

Elle habitait, rue de Vaugirard, entre la rue Madame et la rue d'Assas, un petit appartement de quatre pièces exiguës et si basses qu'en montant sur une chaise on en pouvait toucher de la main le plafond. Au demeurant l'appartement n'était pas mal situé, en face du jardin ou de la cour de je ne sais quel établissement scientifique, où nous pûmes contempler les essais des premières chau- 30

dières solaires. Ces étranges appareils ressemblaient à d'énormes fleurs, dont la corolle eût été formée de miroirs ; le pistil au point de convergence des rayons présentait l'eau qu'il s'agissait d'amener à ébullition. Et sans doute on y parvenait, car un beau jour un de ces appareils éclata, terrifiant tout le voisinage et brisant les carreaux du salon d'Anna et ceux de sa chambre, qui donnaient tous deux sur la rue. Sur une cour donnaient la salle à
10 manger et une salle de travail où Anna se tenait le plus souvent ; même elle y recevait, plus volontiers que dans son salon, les quelques intimes qui venaient la voir ; aussi ne me souviendrais-je sans doute pas du salon si ce n'eût été là qu'on avait dressé pour moi un petit lit pliant lorsqu'à ma grande joie ma mère me confia pour quelques jours à son amie, je ne sais plus à quelle occasion.

L'année que j'entrai à l'École Alsacienne, mes parents ayant jugé sans doute que l'instruction que
20 je recevais chez Mademoiselle Fleur et Madame Lackerbauer ne me suffisait plus, il fut convenu que je déjeunerais chez Anna une fois par semaine. C'était, il m'en souvient, le jeudi, après la gymnastique. L'École Alsacienne, qui n'avait pas encore en ce temps-là l'importance qu'elle a prise par la suite et ne disposait pas d'une salle spéciale pour les exercices physiques, menait ses élèves au « gymnase Pascaud », rue de Vaugirard, à quelques pas de chez Anna. J'arrivais chez elle encore
30 en nage et en désordre, les vêtements pleins de

sciure de bois et les mains gluantes de colophane. Qu'avaient ces déjeuners de si charmant ? Je crois surtout l'attention inlassable d'Anna pour mes plus niais bavardages, mon importance auprès d'elle et de me sentir attendu, considéré, choyé. Pour moi l'appartement s'emplissait de prévenances et de sourires, le déjeuner se faisait meilleur. En retour, ah ! je voudrais avoir gardé souvenir de quelque gentillesse enfantine, de quelque geste ou mot d'amour... Mais non ; et le seul dont il me ¹⁰ souvienne, c'est une phrase absurde, bien digne de l'enfant obtus que j'étais, et que je rougis d'évoquer :

Comme je mangeais ce matin-là de fort bon appétit et qu'Anna, avec ses modiques ressources, avait visiblement fait de son mieux :

— Mais Nana ! je vais te ruiner ! m'écriai-je (la phrase sonne encore à mon oreille)... Du moins sentis-je, aussitôt ces mots prononcés, qu'ils n'étaient pas de ceux qu'un cœur un petit peu ²⁰ délicat pouvait inventer, qu'Anna s'en affectait, que je l'avais un peu blessée. Ce fut, je le crois bien, un des premiers éclairs de ma conscience ; lueur fugitive, encore bien incertaine, bien insuffisante à percer l'épaisse nuit où ma puérilité s'attardait.

II

J'IMAGINE le dépaysement de ma mère, lorsque, sortant pour la première fois du confortable milieu de la rue de Crosne, elle accompagna mon père à Uzès. Il semblait que le progrès du siècle eût oublié la petite ville ; elle était sise à l'écart et ne s'en apercevait pas. Le chemin de fer ne menait que jusqu'à Nîmes, ou tout au plus à Remoulins, d'où quelque guimbarde achevait le trimblement. Par Nîmes le trajet était sensiblement plus long, 10 mais la route était beaucoup plus belle. Au pont Saint-Nicolas, elle traversait le Gardon ; c'était la Palestine, la Judée. Les bouquets de cistes pourpres ou blancs chamarraient la rauque garrigue que les lavandes embaumaient. Il soufflait par là-dessus un air sec, hilarant, qui nettoyait la route en empoussiérant l'alentour. Notre voiture faisait lever d'énormes sauterelles qui tout à coup déployaient leurs membranes bleues, rouges ou grises, un instant papillons légers, puis retombaient un 20 peu plus loin, ternes et confondues, parmi la broussaille et la pierre.

Aux abords du Gardon croissaient des asphodèles, et, dans le lit même du fleuve, presque partout à sec, une flore quasi tropicale... Ici je quitte un instant la guimbarde ; il est des souvenirs qu'il faut que j'accroche au passage, que je ne saurais sinon où placer. Comme je le disais déjà,

je les situe moins aisément dans le temps que dans l'espace, et par exemple ne saurais dire en quelle année Anna vint nous rejoindre à Uzès, que sans doute ma mère était heureuse de lui montrer ; mais ce dont je me souviens avec précision, c'est de l'excursion que nous fîmes du Pont Saint-Nicolas à tel village non loin du Gardon, où nous devions retrouver la voiture.

Aux endroits encaissés, au pied des falaises ardentes qui réverbéraient le soleil, la végétation 10 était si luxuriante que l'on avait peine à passer. Anna s'émerveillait aux plantes nouvelles, en reconnaissait qu'elle n'avait encore jamais vues à l'état sauvage, — et j'allais dire, en liberté — comme ces triomphants daturas qu'on nomme des trompettes de Jéricho, dont est si fort restée gravée dans ma mémoire, auprès des lauriers roses, la splendeur et l'étrangeté. On avançait prudemment à cause des serpents, inoffensifs du reste pour la plupart, dont nous vîmes plusieurs s'esquiver. 20 Mon père musait et s'amusait à tout. Ma mère, consciente de l'heure, nous pressait en vain. Le soir tombait déjà quand enfin nous sortîmes d'entre les berges du fleuve. Le village était encore loin, dont faiblement parvenait jusqu'à nous le son angélique des cloches ; pour s'y rendre, un indistinct sentier hésitait à travers la brousse... Qui me lit va douter si je n'ajoute pas aujourd'hui tout ceci ; mais non : cet ange lus, je l'entends encore, je revois ce sentier charmant, les roseurs 30

du couchant et, montant du lit du Gardon, derrière nous, l'obscurité envahissante. Je m'amusais d'abord des grandes ombres que nous faisions ; puis tout se fondit dans le gris, et je me laissai gagner par l'inquiétude de ma mère qui cherchait en vain à presser mon père et Anna, tout à la beauté de l'heure et peu soucieux du retard. Je me souviens qu'ils récitaient des vers ; ma mère trouvait que « ce n'était pas le moment » et
10 s'écriait :

— Paul, vous récitez cela quand nous serons rentrés.

Dans l'appartement de ma grand'mère, toutes les pièces se commandaient ; de sorte que, pour gagner leur chambre, mes parents devaient traverser la salle à manger, le salon, et un autre salon plus petit où l'on avait dressé mon lit. Achevait-on le tour, on trouvait un petit cabinet de toilette, puis la chambre de grand'mère, qu'on
20 gagnait de l'autre côté en passant par la chambre de mon oncle. Celle-ci rejoignait le palier, sur lequel ouvraient également la cuisine et la salle à manger. Les fenêtres des deux salons et de la chambre de mes parents regardaient l'esplanade ; les autres ouvraient sur une étroite cour que l'appartement encerclait ; seule la chambre de mon oncle donnait de l'autre côté de la maison sur une obscure ruelle, tout au bout de laquelle on voyait un coin de la place du marché. Sur le rebord de

sa fenêtre mon oncle s'occupait à d'étranges cultures : dans de mystérieux bocaux cristallisaient autour de tiges rigides ce qu'il m'expliquait être des sels de zinc, de cuivre ou de je ne sais quels métaux ; il m'enseignait que, d'après le métal, ces implacables végétations étaient dénommées arbre de Saturne, de Jupiter, etc. Mon oncle, en ce temps-là, ne s'occupait pas encore d'Économie Politique ; j'ai su depuis que l'astronomie surtout l'attirait alors, à quoi le poussaient également son 10 goût pour les chiffres, sa taciturnité contemplative et ce déni de l'individuel et de toute psychologie qui fit bientôt de lui l'être le plus ignorant de soi-même et d'autrui que je connaisse. C'était alors (je veux dire : au temps de ma première enfance) un grand jeune homme aux cheveux noirs, longs et plaqués en mèches derrière les oreilles, un peu myope, un peu bizarre, silencieux et on ne peut plus intimidant. Ma mère l'irritait beaucoup par les constants efforts qu'elle faisait pour le dégeler ; 20 il y avait chez elle plus de bonne volonté que d'adresse, et mon oncle, peu capable ou peu désireux de lire l'intention sous le geste, se préparait déjà à n'être séduit que par des faiseurs. On eût dit que mon père avait accaparé toute l'aménité dont pouvait disposer la famille, de sorte que rien plus ne tempérait des autres membres l'air coriace et refrogné.

Mon grand-père était mort depuis assez longtemps, lorsque je vins au monde ; mais ma mère 30

l'avait pourtant connu, car je ne vins au monde que six ans après son mariage. Elle parlait de lui comme d'un huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, rigide, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime. Ancien président du tribunal d'Uzès, il s'occupait alors presque uniquement de bonnes œuvres et de l'instruction morale et religieuse des catéchumènes.

En plus de Paul mon père et de mon oncle
10 Charles, Tancrède Gide avait eu plusieurs enfants qu'il avait tous perdus en bas âge, l'un d'une chute sur la tête, l'autre d'une insolation, un autre encore d'un rhume mal soigné ; mal soigné pour les mêmes raisons apparemment qui faisaient qu'il ne se soignait pas lui-même. Lorsqu'il tombait malade, ce qui du reste était peu fréquent, il prétendait ne recourir qu'à la prière ; il considérait l'intervention du médecin comme indiscrète, voire impie, et mourut sans avoir admis qu'on l'appelât.
20 Certains s'étonneront peut-être qu'aient pu se conserver si tard ces formes incommodes et quasi paléontologiques de l'humanité ; mais la petite ville d'Uzès était conservée tout entière ; des outrances comme celles de mon grand-père n'y faisaient assurément point tache ; tout y était à l'avenant ; tout les expliquait, les motivait, les encourageait au contraire, les faisait sembler naturelles ; et je pense du reste qu'on les eût retrouvées à peu près les mêmes dans toute la région cévenole, encore
30 mal ressuyée des cruelles dissensions religieuses

qui l'avaient si fort et si longuement tourmentée. Cette étrange aventure m'en persuade, qu'il faut que je raconte aussitôt, bien qu'elle soit de ma vingtième année.

J'étais parti d'Uzès au matin, répondant à l'invitation de Guillaume Granier, mon cousin, pasteur aux environs d'Anduze. Je passai près de lui la journée. Avant de me laisser partir, il me sermonna, pria avec moi, pour moi, me bénit, ou du moins pria Dieu de me bénir... mais ce n'est point 10 pourquoi j'ai commencé ce récit. — Le train devait me ramener à Uzès pour dîner ; mais je lisais *le Cousin Pons*. C'est peut-être, de tant de chefs-d'œuvre de Balzac, celui que je préfère ; c'est en tout cas celui que j'ai le plus souvent relu. Mais, ce jour-là, je le découvrais. J'étais dans le ravissement, dans l'extase, ivre, perdu...

La tombée de la nuit interrompit enfin ma lecture. Je pestai contre le wagon qui n'était pas éclairé ; puis m'avisai qu'il était en panne ; les employés 20 qui le croyaient vide l'avaient remisé sur une voie de garage.

— Vous ne saviez donc pas qu'il fallait changer ? dirent-ils. On a pourtant assez appelé ! Mais vous dormiez sans doute. Vous n'avez qu'à recommencer, car il ne passe plus de train d'ici demain.

Passer la nuit dans cet obscur wagon n'avait rien d'enchanteur ; et puis, je n'avais pas dîné. La gare était loin du village et l'auberge m'attirait moins que l'aventure ; au surplus je n'avais sur 30

moi que quelques sous. Je partis sur la route, au hasard, et frappai à la porte d'un mas assez grand, d'aspect propre et avenant. Une femme m'ouvrit, à qui je racontai que je m'étais perdu, que d'être sans argent ne m'empêchait pas d'avoir faim et que peut-être on serait assez bon pour me donner à manger et à boire, après quoi je regagnerais mon wagon remisé où je patienterais jusqu'au lendemain.

10 Cette femme qui m'avait ouvert ajouta vite un couvert à la table déjà servie. Son mari n'était point là ; son vieux père, assis au coin du feu, car la pièce servait également de cuisine, était resté jusque-là penché vers l'âtre sans rien dire et son silence, qui me paraissait réprobateur, me gênait. Soudain, je remarquai sur une sorte d'étagère une grosse Bible, et, comprenant que j'étais chez des protestants, leur dis qui je venais d'aller voir. Le vieux se redressa tout aussitôt. Il se trouva qu'il
20 connaissait mon cousin le pasteur ; même il se souvenait fort bien de mon grand-père. La manière dont il m'en parla me fit comprendre quelle abnégation, quelle bonté pouvait recouvrir la plus rude enveloppe, aussi bien chez mon grand-père que chez ce paysan lui-même, à qui j'imaginai que mon grand-père avait dû ressembler, d'aspect extrêmement robuste, à la voix sans douceur, mais vibrante, au regard sans caresse, mais droit. Cependant, les enfants rentraient du travail, une
30 grande fille et trois fils ; plus fins, plus délicats

que l'aïeul ; beaux, mais déjà graves et même un peu froncés. La mère posa la soupe fumante sur la table ; comme je parlais à ce moment, d'un petit geste elle arrêta ma phrase, et le vieux dit le Bénédicité.

Ce fut pendant le repas qu'il me parla de mon grand-père ; son langage était à la fois imagé et précis ; je regrette de n'avoir pas noté de ses phrases. Quoi ! ce n'est là, me redisais-je, qu'une famille de paysans ! Quelle élégance, quelle vi-¹⁰vacité, quelle noblesse auprès de nos épais cultivateurs de Normandie ! Le souper fini, je fis mine de repartir, mais mes hôtes ne l'entendaient pas ainsi. Déjà la mère s'était levée ; l'aîné des fils coucherait avec un de ses frères ; j'occuperais sa chambre et son lit auquel elle mit des draps propres, rudes et qui sentaient délicieusement la lavande. La famille n'avait pas l'habitude de veiller tard, ayant celle de se lever tôt ; au de-²⁰meurant, je pourrais rester à lire encore s'il me plaisait. « Mais, dit le vieux, vous permettrez que nous ne dérangions pas nos habitudes — qui ne vous étonneront pas, puisque vous êtes le petit-fils de Monsieur Tancrède. »

Il alla chercher la grosse Bible que j'avais entrevue, et la posa sur la table desservie. Sa fille et ses petits enfants se rassirent à ses côtés, devant la table, dans une attitude recueillie qui leur était très naturelle. L'aïeul ouvrit le livre saint et lut avec solennité un chapitre des Évangiles, puis un ³⁰

Psaume. Après quoi chacun se mit à genoux devant sa chaise, lui seul excepté, que je vis demeurer debout, les yeux clos, les mains posées à plat sur le livre refermé. Il prononça une courte prière d'action de grâce, très simple, très digne et sans requêtes, où je me souviens qu'il remercia Dieu de m'avoir indiqué sa porte, et cela d'un tel ton que tout mon cœur s'associait à ses paroles. Pour achever, il récita « Notre Père », puis il y eut
10 un instant de silence, après quoi seulement chacun des enfants se releva. Cela était si beau, si tranquille, et ce baiser de paix si glorieux, qu'il posa sur le front de chacun d'eux ensuite, que, m'approchant de lui moi aussi, je tendis à mon tour mon front.

Aujourd'hui que dans le confort et la paix tous les caractères s'émoussent et s'aplanissent, je doute si les descendants de ceux-ci présenteront des outrances aussi marquées. Ceux de la génération de
20 mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance ; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté : « Vous êtes le sel de la terre ; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? »

Et il faut reconnaître que le culte protestant dans
30 la petite chapelle d'Uzès présentait, du temps de

mon enfance encore, un spectacle particulièrement savoureux. Oui, j'ai pu voir encore les derniers représentants de cette génération de tutoyeurs de Dieu assister au culte avec leur grand chapeau de feutre sur la tête, qu'ils gardaient durant toute la pieuse cérémonie, qu'ils soulevaient au nom de Dieu lorsque l'invoquait le pasteur, et n'enlevaient qu'à la récitation de « Notre Père ». Un étranger s'en fût scandalisé comme d'un irrespect, qui n'eût pas su que ces vieux huguenots gardaient ainsi la 10 tête couverte en souvenir des cultes en plein air et sous un ciel torride, dans les replis secrets des garrigues, du temps que le service de Dieu selon leur foi promettait, s'il était surpris, un inconvénient capital.

Puis, l'un après l'autre, ces mégathériums disparurent. Quelque temps après eux survécurent encore les veuves. Elles ne sortaient plus que le dimanche pour l'église, c'est-à-dire aussi pour s'y retrouver. Il y avait là ma grand'mère, Mme 20 Abauzit son amie, et deux autres vieillardes dont je ne sais plus le nom. Un peu avant l'heure du culte, des servantes, presque aussi vieilles qu'elles, apportaient les chaufferettes de ces dames, qu'elles posaient devant leurs bancs.

A l'heure précise, les veuves faisaient leur entrée, tandis que le culte commençait. A moitié aveugles elles ne se reconnaissaient point avant la porte, mais seulement une fois dans le banc. Tout au plaisir de se revoir, elles commençaient en 30

chœur d'extraordinaires effusions, mélange de congratulations, de questions et de réponses, chacune sourde comme un pot n'entendant rien de ce que lui disait sa commère, et leurs voix conjuguées, durant quelques instants, couvraient complètement celle du pasteur. Certains s'en seraient indignés, qui, en souvenir des époux, excusaient les veuves. D'autres, moins rigoristes, s'en amusaient ; des enfants s'esclaffaient. Pour moi, j'étais un peu
10 gêné parce que j'étais assis tout à côté de ma grand'mère. Cette petite comédie recommençait chaque dimanche ; on ne pouvait rêver rien de plus grotesque ni de plus touchant.

Jamais je ne pourrai dire combien ma grand'mère était vieille. Du plus loin que je la revois, il ne restait plus rien en elle qui permît de reconnaître ou d'imaginer ce qu'elle avait pu être autrefois. Il semblait qu'elle n'eût jamais été jeune ; qu'elle ne pouvait pas l'avoir été. D'une santé de fer,
20 elle survécut non seulement à son mari, mais à son fils aîné, mon père ; et d'année en année, aux vacances de Pâques, longtemps ensuite, nous retournions à Uzès, ma mère et moi, pour la retrouver toujours la même, à peine un peu plus sourde ; car pour plus ridée, depuis longtemps, cela n'était pas possible.

Certainement, la chère vieille se mettait en quatre pour nous recevoir, mais c'est précisément pourquoi je ne suis pas assuré que notre présence lui fût

bien agréable. Au demeurant, la question ne se posait pas ainsi ; il s'agissait moins pour ma mère de faire plaisir à quelqu'un que d'accomplir un devoir, un rite, comme cette lettre solennelle à ma grand'mère qu'elle me contraignait d'écrire au nouvel an et qui m'empoisonnait cette fête. D'abord, je tâchais d'esquiver ; je discutais :

— Mais qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à bonne-maman, de recevoir une lettre de moi ?

— Là n'est pas la question, disait ma mère. Tu n'as pas tant d'obligations dans la vie ; tu dois t'y soumettre.

Alors je commençais à pleurer.

— Voyons, mon poulot, reprenait ma mère, sois raisonnable : songe à cette pauvre grand'mère qui n'a pas d'autre petit-fils.

— Mais qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? hurlais-je à travers mes sanglots.

— N'importe quoi. Parle-lui de tes cousines, de tes petits amis Jardinier.

20

— Mais puisqu'elle ne les connaît pas !

— Raconte-lui ce que tu fais.

— Mais tu sais bien que ça ne l'amusera pas.

— Enfin, mon petit, c'est bien simple : tu ne sortiras pas d'ici (c'était la salle d'études de la rue de C...) avant d'avoir écrit cette lettre.

— Mais...

— Non, mon enfant ; je ne veux plus discuter.

A la suite de quoi ma mère s'enfermait dans le mutisme ; je geignais quelque temps encore, puis 30

commençais à me tortionner le cerveau au-dessus de mon papier blanc.

Le fait est que rien ne semblait plus devoir intéresser ma grand'mère. A chaque séjour que nous faisons à Uzès pourtant, par gentillesse, je crois, pour ma mère qui venait s'asseoir auprès d'elle, sa tapisserie à la main ou un livre, elle faisait un grand effort de mémoire, et de quart d'heure en quart d'heure, se rappelant enfin le
10 nom de quelqu'un de nos cousins normands :

— Et les Widmer ? comment vont-ils ? demandait-elle.

Ma mère la renseignait avec une patience infinie, puis repartait dans sa lecture. Dix minutes après :

— Et Maurice Démarest, il n'est toujours pas marié ?

— Si, ma mère. Celui qui n'est pas marié, c'est Albert. Maurice est père de trois enfants.

— Eh ! dites-moi, Juliette !

20 Cette interjection n'avait rien d'interrogatif ; simple exclamation à tout usage, par laquelle ma grand'mère exprimait l'étonnement, l'approbation, l'admiration, de sorte qu'on l'obtenait en réflexe de quoi que ce fût qu'on lui dît ; et quelque temps après l'avoir jetée, grand'mère restait encore le chef branlant, agité d'un mouvement méditatif de haut en bas ; on la voyait ruminer la nouvelle par une sorte de mastication à vide qui ravalait et gonflait tour à tour ses pauvres gifles ridées.
30 Enfin, quand tout était bien absorbé, et qu'elle

renonçait pour un temps à inventer des questions nouvelles, elle reprenait sur ses genoux le tricot interrompu. Grand'mère tricotait des bas ; c'était la seule occupation que je lui connusse. Elle tricotait tout le long du jour comme eût fait un insecte ; mais comme elle se levait fréquemment pour aller voir ce que Rose faisait à la cuisine, elle égarait le bas sur quelque meuble, et je crois que personne ne lui en vit jamais achever un. Il y avait des commencements de bas dans tous les tiroirs, où Rose les remisait au matin, en faisant les pièces. Quant aux aiguilles, grand'mère en gardait toujours un faisceau, derrière l'oreille, entre son petit bonnet de tulle enrubanné et le mince bandeau de ses cheveux gris jaunâtres.

Ma tante Anna, sa nouvelle bru, n'avait point pour grand'mère l'affectueuse et respectueuse indulgence de maman. Elle ne vint, je crois bien, qu'une seule fois à Uzès pendant que nous y étions ; nous la surprîmes aussitôt qui faisait la rafle des bas.

— Huit ! j'en ai trouvé huit, disait-elle à ma mère, à la fois amusée et exaspérée par tant d'incurie. Et le soir elle ne se retenait pas de demander à grand'mère pourquoi jamais elle n'en achevait un, une bonne fois ?

La pauvre vieille d'abord tâchait tout de même de sourire, puis tournait son inquiétude vers ma mère.

— Juliette ! qu'est-ce qu'elle veut, Anna ?

30

Mais ma mère n'entrait pas dans ce jeu, et c'est ma tante qui reprenait plus fort :

— Je demande, ma mère, pourquoi jamais vous n'en achevez un au lieu d'en commencer plusieurs ?

Alors, la vieille, un peu piquée, serrait les lèvres, et ripostait soudain :

— Achever ! achever... Eh ! elle est bonne, Anna ! Il faut le temps !

La continuelle crainte de ma grand'mère était
10 que nous n'eussions pas assez à manger. Elle qui ne mangeait presque rien elle-même, ma mère avait grand mal à la convaincre que quatre plats par repas nous suffisaient. Le plus souvent, elle ne voulait rien entendre, s'échappait d'avec ma mère pour avoir avec Rose des entretiens mystérieux. Dès qu'elle avait quitté la cuisine, ma mère s'y précipitait à son tour, et, vite, avant que Rose ne fût partie au marché, révisait le menu et décom-

20 — Eh ! bien, Rose, ces gelinottes, criait grand'mère au déjeuner.

— Ma mère, nous avons ce matin les côtelettes. J'ai dit à Rose de garder les gelinottes pour demain.

La pauvre vieille était au désespoir.

— Les côtelettes ! les côtelettes ! répétait-elle plusieurs fois, affectant de rire. Des côtelettes d'agneau ! Il en faut six pour faire une bouchée ! — puis, en manière de protestation, elle se levait

enfin, allait quérir dans une petite resserre, au fond de la salle à manger, pour parer à la désolante insuffisance du menu, quelque mystérieux pot de conserves préparé pour notre venue. C'était, le plus souvent, des boulettes de porc, confites dans de la graisse, succulentes, qu'on appelait des « fricandeaux ».

Ma mère, naturellement, refusait.

— Té! le petit en mangera bien, lui!

— Mère, je vous assure qu'il y a assez comme 10 cela.

— Eh! ce petit pourtant, vous n'allez pas le laisser mourir de faim? (Pour elle, tout enfant qui n'éclatait pas se mourait. Quand on lui demandait comment elle avait trouvé ses petits-fils, mes cousins, elle répondait invariablement avec une moue: « Bien maigres! ».)

Une bonne façon d'échapper à la censure de ma mère, c'était de commander à l'hôtel Béchard quelque tendre aloyau aux olives, ou chez Fabregas, 20 le pâtissier, un vol-au-vent plein de quenelles, une floconneuse brandade, ou le traditionnel croûtilon au lard. Ma mère guerroyait aussi au nom de l'hygiène contre les goûts de ma grand'mère, en particulier lorsque celle-ci, coupant le vol-au-vent, se réservait un morceau du fond:

— Mais, ma mère, vous prenez justement le plus gras!

— Eh! faisait ma grand'mère, qui se moquait bien de l'hygiène, la croûte du fond...

— Permettez que je vous serve moi-même. Et d'un œil résigné la pauvre vieille voyait écarter de son assiette le morceau qu'elle préférerait.

De chez Fabregas arrivaient également des entremets, méritoires mais peu variés. A dire vrai, on en revenait toujours à la *sultane*, dont aucun de nous n'était fou. La *sultane* avait forme de pyramide, que parfois surmontait, pour le faste, un petit ange en je ne sais quoi de blanc qui n'était pas comestible. La pyramide était composée de
10 minuscules choux à la crème enduits d'un caramel résistant qui les soudait l'un à l'autre et faisait que la cuiller les crevait plutôt que de les séparer. Un nuage de fils de caramel revêtait l'ensemble, l'écartait poétiquement de la gourmandise et pois-
sait tout.

Grand'mère tenait à faire sentir que, faute de mieux seulement, elle nous offrait une *sultane*. Elle faisait la grimace ; elle disait : « Eh ! Fabregas !
20 Fabregas ! Il n'est pas varié... » Ou encore : « Il se néglige... »

Que ces repas duraient longtemps, pour moi si impatient de sortir ! J'aimais passionnément la campagne aux environs d'Uzès, la vallée de la Fontaine d'Eure et par-dessus tout la garrigue

Les premières années, Marie, ma bonne, accompagnait mes promenades. Je l'entraînais vers le « mont Sarbonnet », un petit mamelon calcaire, au sortir de la ville, où il était si amusant de trouver,
30 sur les grandes euphorbes au suc blanc, de ces

chenilles de sphinx qui ont l'air d'un turban défait et qui portent une espèce de corne sur le derrière ; ou, à l'ombre des pins, sur les fenouils, ces autres chenilles, celles du *Machaon* ou du *Flambé*, qui, dès qu'on les asticotait, faisaient surgir, au-dessus de leur nuque, une sorte de trompe fourchue, très odorante et de couleur inattendue.

Aujourd'hui, le Sarbonnet n'existe plus ; les coups de mine des carriers l'ont grignoté tout au ras de la route qui d'abord en faisait le tour et maintenant peut aller tout droit. En continuant elle descend jusqu'aux prés verdoyants, baignés par la Fontaine d'Eure. Les plus mouillés d'entre eux s'émaillent au printemps de ces gracieux narcisses blancs dits : « du poète », qu'on appelle là-bas des *courbadonnes*. Aucun Uzétien ne songeait à les cueillir, ni ne se serait dérangé pour les voir ; de sorte que, dans ces prés solitaires, il y en avait une profusion extraordinaire ; l'air en était tout embaumé ; certains se penchaient au-dessus de l'eau comme dans la fable que l'on m'avait apprise, et je ne voulais pas les cueillir ; d'autres disparaissaient à demi dans l'herbe haute ; mais le plus souvent, haut dressé sur sa tige, parmi le sombre gazon, chacun brillait comme une étoile.

Marie, en bonne Suisse, aimait les fleurs. Nous en rapportions des brassées.

La Fontaine d'Eure est cette constante rivière que les Romains avaient captée et amenée jusqu'à

Nîmes par l'aqueduc du Pont du Gard. La vallée où elle coule, à demi cachée par des aulnes, en approchant d'Uzès, s'étrécit. O petite ville d'Uzès ! tu serais en Ombrie, des touristes accourraient de Paris pour te voir ! Sise au bord d'une roche dont le dévalement brusque est occupé en partie par les épais jardins du duché, leurs grands arbres, tout en bas, abritent dans le lacis de leurs racines les écrevisses de la rivière. Des terrasses de la
10 Promenade ou du Jardin public, le regard, à travers les hauts micocouliers du duché, rejoint, de l'autre côté de l'étroite vallée, une roche plus abrupte encore, déchiquetée, creusée de grottes, avec des arcs, des aiguilles, et des escarpements pareils à ceux des falaises ; puis, au-dessus, c'est la garrigue rousse, toute dévastée de soleil.

Marie, qui se plaignait sans cesse de ses cors, montrait peu d'enthousiasme pour les sentiers raboteux de la garrigue. Mais bientôt enfin ma
20 mère me laissa sortir seul et je pus escalader tout mon soûl.

On traversait la rivière à la *Fon di biau* (je ne sais point si j'écris correctement ce qui veut dire, dans la langue d'Aubanel et de Mistral : Fontaine aux Bœufs), après avoir suivi quelque temps le bord de la roche, lisse et tout usée par les pas, puis descendu les degrés taillés dans la roche. Qu'il était beau de voir les lavandières y poser lentement leurs pieds nus, le soir, lorsqu'elles remontaient
30 du travail toutes droites et la démarche comme

anoblie par cette charge de linge blanc qu'elles portaient, à la manière antique, sur la tête ! Et comme « fontaine d'Eure » était le nom de la rivière, je ne suis pas certain que de même ces mots « fon di biaou » désignassent précisément une fontaine. Je revois un moulin, une métairie qu'ombrageaient d'immenses platanes ; entre l'eau libre et l'eau qui travaillait au moulin, une sorte d'îlot où s'ébattait la basse-cour ; et l'extrême pointe de cet îlot où je venais rêver ou lire, juché sur le 10 tronc d'un vieux saule et caché par ses branches, surveillant les jeux aventureux des canards, délicieusement assourdi par le ronflement de la meule, le fracas de l'eau dans la roue, les mille chuchotis de la rivière et, plus loin, où lavaient les laveuses, le claquement rythmé de leurs battoirs.

Mais le plus souvent, brûlant la *Fon di biaou*, en courant je gagnais la garrigue, vers où m'entraînait déjà cet étrange amour de l'inhumain, de l'aride, qui si longtemps me fit préférer à l'oasis 20 le désert. Les grands souffles secs, embaumés, l'aveuglanté réverbération du soleil sur la pierre nue, sont enivrants comme le vin. Et combien m'amusait l'escalade des roches, la chasse aux mantes religieuses, qu'on appelle là-bas des *préga-Diou*, dont les paquets d'œufs, conglutinés et pendus à quelque brindille, m'intriguaient si fort ; la découverte, sous les cailloux que je soulevais, des hideux scorpions, mille-pattes et scolopendres

Les jours de pluie, confiné dans l'appartement, 30

je faisais la chasse aux moustiques ou démontais complètement toutes les pendules de grand'mère, qui s'étaient détraquées depuis notre dernier séjour. Rien ne m'absorbait plus que ce minutieux travail. Combien j'étais fier, après que je les avais remises en mouvement, d'entendre grand'mère s'écrier, en revoyant l'heure :

— Eh ! dites-moi, Juliette ! ce petit...

Mais le meilleur du temps de pluie je le passais
10 dans le grenier dont Rose me prêtait la clef. C'est là qu'un peu plus tard je lus *Stello*. De la fenêtre du grenier on dominait les toits voisins ; près de la fenêtre, dans une grande cage en bois, recouverte d'un sac, grand'mère engraisait des poulets pour la table. Les poulets ne m'intéressaient pas beaucoup, mais, dès qu'on restait un peu tranquille, on voyait paraître entre l'encombrement de malles, d'objets sans nom et hors d'usage, d'un tas de poussiéreux débris, ou derrière
20 la provision de bois et de sarments, les frimousses des petits chats de Rose, encore trop jeunes pour préférer, comme leur mère, au capharnaüm du grenier natal, la tiède quiétude de la cuisine, les caresses de Rose, l'âtre et le fumet du rôti tournant devant le feu de sarments.

Tant qu'on n'avait pas vu ma grand'mère, on pouvait douter s'il y avait rien au monde de plus vieux que Rose ; c'était merveille qu'elle pût rendre encore quelque service ; mais grand'mère en de-
30 mandait si peu ! Et, quand nous étions là, Marie

aidait au ménage. Puis, Rose enfin prit sa retraite, et, avant que ma grand'mère se résignât à aller vivre à Montpellier chez mon oncle Charles, on vit se succéder chez elle les plus déconcertants spécimens ancillaires. L'une grugeait, l'autre buvait ; la troisième était débauchée ; je me souviens de la dernière, une salutiste, dont ma foi l'on commençait d'être satisfait, lorsque ma grand'mère, certaine nuit d'insomnie, s'avisa d'aller chercher dans le salon le bas qu'elle achevait éternellement 10 de tricoter.

Elle était en jupon de dessous, en chemise et en bonnet de nuit ; peut-être au surplus flairait-elle quelque chose d'anormal ; elle entr'ouvre avec précaution la porte du salon, le découvre plein de lumières... Deux fois par semaine, la salutiste « recevait » ; c'était dans l'appartement de grand'mère d'édifiantes réunions, assez courues, car, après le chant des cantiques, la salutiste offrait le thé. On imagine, au milieu de l'assemblée, l'entrée 20 de ma grand'mère dans son accoutrement nocturne. C'est peu de temps après qu'elle quitta définitivement Uzès.

Avant de le quitter avec elle, je veux parler encore de la porte de la resserre, au fond de la salle à manger. Il y avait, dans cette porte très épaisse, ce qu'on appelle un *nœud* de bois, ou plus exactement, je crois, l'amorce d'une petite branche qui s'était trouvée prise dans l'aubier. Le bout de la branche était parti et cela faisait, dans 30

l'épaisseur de la porte, un trou rond de la largeur du petit doigt, qui s'enfonçait obliquement de haut en bas. Au fond du trou on distinguait quelque chose de rond, de gris, de lisse, qui m'intriguait fort :

— Vous voulez savoir ce que c'est ? me dit Rose, tandis qu'elle mettait le couvert — car elle me voyait tout occupé à entrer mon petit doigt dans le trou pour prendre contact avec l'objet...

10 — C'est une bille que votre papa a glissée là quand il avait votre âge et que, depuis, on n'a jamais pu retirer.

Cette explication satisfit ma curiosité, mais tout en m'excitant davantage. Sans cesse, je revenais à la bille ; en enfonçant mon petit doigt, je l'atteignais tout juste, mais tout effort pour l'attirer au dehors la faisait rouler sur elle-même, et mon ongle glissait sur sa surface lisse avec un petit grincement exaspérant. L'année suivante, aussitôt
20 de retour à Uzès, j'y revins. Malgré les moqueries de ma mère et de Marie, j'avais tout exprès laissé croître démesurément l'ongle de mon petit doigt, que, d'emblée, je pus insinuer sous la bille ; une brusque secousse, et la bille jaillit dans ma main.

Mon premier mouvement fut de courir à la cuisine et de raconter mon triomphe, mais, escomptant aussitôt le plaisir que je tirerais des félicitations de Rose, je l'imaginai si mince que cela m'arrêta.

Je restai quelques instants devant la porte, con-
30 templant dans le creux de ma main cette bille

grise, désormais pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte. Je me sentis tout bête, tout penaud d'avoir voulu faire le malin. En rougissant, je fis retomber la bille dans son trou (sans doute elle y est encore) et allai me couper les ongles, sans parler à personne de mon exploit.

Il y a quelque dix ans, passant en Suisse, j'allai revoir ma pauvre vieille Marie, dans son petit village de Lotzwil, où elle ne se décide pas à mourir. Elle m'a reparlé d'Uzès et de ma grand-mère, ravivant mes souvenirs ternis :

— A chaque œuf que vous mangiez, racontait-elle, votre bonne-maman ne manquait pas de s'écrier, qu'il fût sur le plat ou à la coque : « Eh ! laisse le blanc, petiton ! Il n'y a que le jaune qui compte ! »

Et Marie ajoutait, en bonne Suissesse :

— Comme si le Bon Dieu n'avait pas fait le blanc aussi pour être mangé !

20

III

.

LORSQUE en 1900 j'abandonnai La Roque, pour les raisons que je dirai plus tard, je renfonçai tous mes regrets, par crânerie, confiance en l'avenir, que j'étais d'une inutile haine du passé, où se mêlait passablement de théorie ; on dirait aujourd'hui

d'hui : par futurisme. A dire le vrai, mes regrets furent sur le moment beaucoup moins vifs qu'ils ne devinrent par la suite. Ce n'est point que le souvenir de ces lieux s'embellisse : j'eus l'occasion de les revoir et de pouvoir apprécier mieux, ayant voyagé davantage, le charme enveloppant de cette petite vallée dont, à l'âge où me gonflaient trop de désirs, je sentais surtout l'étroitesse

10 *et le ciel trop petit sur les arbres trop grands,*

ainsi que dira Francis Jammes dans une des élégies qu'il y composa.

C'est cette vallée que j'ai peinte, et c'est notre maison, dans *l'Immoraliste*. Le pays ne m'a pas seulement prêté son décor ; à travers tout le livre, j'ai poursuivi profondément sa ressemblance ; mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant.

.

Il sautait aux yeux que le corps de logis principal était de construction bien plus récente, sans autre
20 attrait que le manteau de glycine qui le vêlait. Le bâtiment de la cuisine, par contre, et la poterne, de proportions menues mais exquises, présentaient une agréable alternance de briques et de chaînes de pierre. Des douves entouraient l'ensemble, suffisamment larges et profondes, qu'alimentait et avivait l'eau détournée de la rivière ; un ruisseau fleuri de myosotis amenait celle-ci et la déversait en cascade. Comme sa chambre en était voisine,

Anna l'appelait « *ma cascade* » ; toute chose appartenait à qui sait en jouir.

Au chant de la cascade se mêlaient les chuchotis de la rivière, et le murmure continu d'une petite source captée qui jaillissait hors de l'île, en face de la poterne ; on y allait cueillir pour les repas une eau qui paraissait glacée et, l'été, couvrait de sueur les carafes.

Un peuple d'hirondelles sans cesse tournoyait autour de la maison ; leurs nids d'argile s'abritaient 10 sous le rebord des toits, dans l'embrasure des fenêtres, d'où l'on pouvait surveiller les couvées. Quand je pense à La Roque, c'est d'abord leurs cris que j'entends ; on eût dit que l'azur se déchirait à leur passage. J'ai souvent revu ailleurs des hirondelles ; mais jamais nulle part ailleurs je ne les ai entendu crier comme à La Roque ; je crois qu'elles criaient ainsi en repassant à chaque tour devant leurs nids. Parfois elles volaient si haut que l'œil s'éblouissait à les suivre, car c'était dans 20 les plus beaux jours ; et quand le temps changeait leur vol s'abaissait barométriquement. Anna m'expliquait que suivant la densité de l'air volent plus ou moins haut les menus insectes que leur course poursuit. Il arrivait qu'elles passassent si près de l'eau qu'un coup d'aile imprudent parfois en tranchait la surface :

— Il va faire de l'orage, disaient alors ma mère et Anna.

Et soudain le bruit de la pluie s'ajoutait à ces 30

bruits mouillés du ruisseau, de la source, de la cascade ; elle faisait sur l'eau de la douve un clapotis argentin. Accoudé à l'une des fenêtres qui s'ouvraient au-dessus de l'eau, je contemplais interminablement les petits cercles par milliers se former, s'élargir, s'intersectionner, se détruire, avec parfois une grosse bulle éclatante au milieu.

Lorsque mes grands-parents entrèrent dans la propriété, on y accédait à travers prés, bois et
10 cours de fermes. Mon grand-père et Monsieur Guizot son voisin firent tracer la route qui, s'amorçant à La Boissière sur celle de Caen à Lisieux, vient desservir le Val-Richer d'abord où le Ministre d'État s'était retiré, puis La Roque. Et quand la route eut relié La Roque au reste du monde et que ma famille eut commencé d'y habiter, mon grand-père fit remplacer par un pont de briques le petit pont-levis du château, qui coûtait à entretenir, et que du reste on ne relevait plus.

20 Qui dira l'amusement, pour un enfant, d'habiter une île, une île toute petite, et dont il peut du reste s'échapper quand il veut ? Un mur de briques, en manière de parapet, l'encerclait, reliant exactement l'un à l'autre chacun des corps de bâtiments ; à l'intérieur, épaissement tapissé de lierre, il était assez large pour que, grimpé dessus, on le pût arpenter sans imprudence ; mais pour pêcher à la ligne on était alors trop en vue des poissons, et mieux valait se pencher simplement par dessus ;
30 la surface extérieure et plongeante s'ornait de ci

de là de plantes pariétales, valérianes, fraisiers, saxifrages, parfois même un petit buisson, que maman regardait d'un mauvais œil parce qu'il dégradait la muraille, mais qu'Anna obtenait qu'elle ne fit pas enlever, parce que des oiseaux avaient coutume d'y nicher.

En plus du corps de logis principal, de la poterne et du bâtiment de la cuisine, l'île comprenait encore, avançant sur la douve, deux minuscules tourelles isolées, affectées aux usages que l'on devine, l'une 10 tapissée de jasmin, l'autre de folle vigne, qui avec leur pointu toit de tuiles, leurs authentiques meurtrières, avaient l'aspect le plus pittoresque et le plus plaisant.

Une cour devant la maison, entre la poterne et le bâtiment de la cuisine, laissait le regard, pardessus le parapet de la douve et par delà le jardin, s'enfoncer infiniment dans la vallée ; on l'eût dite étroite si les collines qui l'enclosaient eussent été plus hautes. Sur la droite, à flanc de coteau, une 20 route menait à Cambremer et à Léaupartie, puis à la mer ; une de ces haies continues, qui dans ce pays bordent les prés, dérobaient presque constamment cette route à la vue et faisait, réciproquement, que, de la route, La Roque n'était visible que par soudaines échappées, aux barrières, par exemple, qui, rompant la continuité de la haie, donnaient accès dans les prés dont le mol dévalement rejoignait la rivière. Épars, quelques beaux bouquets d'arbres offrant leur ombre au tranquille bétail, 30

ou quelques arbres isolés, au bord de la route ou de la rivière, donnaient à la vallée entière l'aspect aimable et ravissant d'un parc. Le soleil se couchait tout au fond, en automne, et ses derniers rayons, caressant la colline, ajoutaient leur rougeur à la rougeur des bois.

L'espace, à l'intérieur de l'île, que j'appelle cour, faute d'un autre nom, entourait sur trois côtés la maison principale, dont la quatrième face plongeait
10 droit dans la douve. Cette cour était semée de gravier, que maintenaient à distance quelques corbeilles de géraniums, de fuchsias et de rosiers nains devant les fenêtres du salon et de la salle à manger. Par derrière, une petite pelouse triangulaire d'où s'élevait un immense acacia sophora qui dominait de beaucoup la maison. C'est au pied de cet unique arbre de l'île que nous nous réunissions d'ordinaire durant les beaux jours de l'été.

20 La vue ne s'étendait qu'en aval, c'est-à-dire par-devant la maison ; partout ailleurs le pli du terrain la fermait ; là seulement commençait la vallée, au confluent de deux ruisseaux, l'un qui venait, à travers bois, du Val-Richer, l'autre, à travers prés, du hameau de La Roque à deux kilomètres de là. De l'autre côté de la douve, dans la direction du Val-Richer, s'élevait en pente assez rapide le pré qu'on appelait le Rouleux, que ma mère, quelques années après la mort de mon père, réunit
30 au jardin ; qu'elle sema de quelques massifs d'arbres,

et à travers lequel, après longue étude, elle traça deux allées qui s'élevaient, en serpentant selon des courbes savantes, jusqu'à la petite barrière par où l'on entrait dans le bois. On plongeait aussitôt dans un tel mystère, que, d'abord, le cœur en la franchissant me battait un peu. Ces bois dominaient la colline, se prolongeaient sur une vaste étendue, et ceux du Val-Richer faisaient suite. Il n'y avait, du temps de mon père, que peu de sentiers tracés, et d'être si difficilement pénétrables 10 ces bois me paraissaient plus infinis. Je fus bien désolé le jour où maman, tout en me permettant de m'y aventurer, me montra sur une carte du cadastre leur limite, et qu'au delà les prés et les champs recommençaient. Je ne sais plus trop ce que j'imaginai au delà des bois ; et peut-être que je n'imaginai rien ; mais si j'avais imaginé quelque chose, j'aurais voulu l'imaginer différent. De connaître leur dimension, leur limite, diminua pour moi leur attrait ; car je me sentais à cet âge moins 20 de goût pour la contemplation que pour l'aventure, et je prétendais trouver partout de l'inconnu.

Pourtant ma principale occupation, à La Roque, ce n'était pas l'exploration, c'était la pêche. O sport injustement décrié ! ceux-là seuls te dédaignent qui t'ignorent, ou que les maladroits. C'est pour avoir pris tant de goût à la pêche, que la chasse eut pour moi plus tard si peu d'attrait, qui ne demande, dans nos pays du moins, guère d'autre adresse sans doute que celle qui consiste à bien 30

viser. Tandis que pour pêcher la truite, que d'habileté, que de ruses ! Théodomir, le neveu de notre vieux garde Bocage, m'avait appris dès mon plus jeune âge à monter une ligne et à appâter l'hameçon comme il faut, car si la truite est le plus vorace c'est aussi le plus méfiant des poissons. Naturellement je pêchais sans flotteur et sans plombs, et méprisais infiniment ces aide-niais, qui ne servent que d'épouvantails. Je pêchais plus
10 volontiers dans la rivière, où les truites étaient de chair plus délicate, et surtout plus farouches, c'est dire : plus amusantes à attraper. Ma mère se désolait de me voir tant de goût pour un amusement qui me faisait prendre, à son avis, trop peu d'exercice. Alors je protestais contre la réputation qu'on faisait à la pêche d'être un sport d'empoté, pour lequel l'immobilité complète était de règle : cela pouvait être vrai dans les grandes rivières, ou dans les eaux dormantes et pour des poissons
20 somnolents ; mais la truite, dans les très petits ruisseaux où je pêchais, il importait de la surprendre précisément à l'endroit qu'elle hantait et dont elle ne s'écartait guère ; dès qu'elle apercevait l'appât, elle se lançait dessus goulûment ; et si elle ne le faisait point aussitôt, c'est qu'elle avait distingué quelque chose de plus que la sauterelle : un bout de ligne, un bout d'hameçon, un bout de crin, l'ombre du pêcheur, ou avait entendu celui-ci
30 approcher : dès lors, inutile d'attendre, et plus on insistait, plus on compromettait la partie ; mieux

valait revenir plus tard, en prenant plus de précautions que d'abord, en se glissant, en rampant, en se subtilisant parmi les herbes, et jetant la sauterelle de plus loin, pour autant que le permettaient les branches des arbres, des coudres et des osiers qui bordaient presque continuellement la rivière, ne cédant la rive qu'aux grands épilobes ou lauriers de Saint-Antoine, et dans lesquels, si par malchance le fil de la ligne ou l'hameçon se prenait, on en avait pour une heure, sans parler de l'effarouchement définitif du poisson. 10

C'est peut-être au retour de ces vacances que mon cousin Albert Démarest commença à faire attention à moi. Que pouvait-il bien discerner en moi qui attirât sa sympathie? Je ne sais; mais sans doute lui fus-je reconnaissant de cette attention d'autant plus que, précisément, je sentais que je la méritais moins. Et tout aussitôt je m'efforçai d'en être un petit peu moins indigne. La sympathie peut faire éclore bien des qualités somnolentes; 20 je me suis souvent persuadé que les pires gredins sont ceux auxquels d'abord les sourires affectueux ont manqué. Sans doute est-il étrange que ceux de mes parents n'eussent pas suffi; mais il est de fait que je devins aussitôt beaucoup plus sensible à l'approbation ou à la désapprobation d'Albert qu'à la leur.

Je me souviens avec précision du soir d'automne où celui-ci me prit à part, après dîner, dans un coin du cabinet de mon père, tandis que mes parents 30

taillaient un besigue avec tante Démarest et Anna. Il commença de me dire à voix basse qu'il ne voyait pas bien à quoi d'autre je m'intéressais dans la vie, qu'à moi-même ; que c'était là le propre des égoïstes, et que je lui faisais tout l'effet d'en être un.

Albert n'avait rien d'un censeur. C'était un être d'apparence très libre, fantasque, plein d'humour et de gaieté : sa réprobation n'avait rien d'hostile ;
10 au contraire, je sentais qu'elle n'était vive qu'en raison de sa sympathie ; c'est ce qui me la rendait pressante. Jamais encore on ne m'avait parlé ainsi ; les paroles d'Albert pénétraient en moi à une profondeur dont il ne se doutait certes pas, et que moi-même je ne pus sonder que plus tard. Ce que j'aime le moins dans l'ami, d'ordinaire, c'est l'indulgence ; Albert n'était pas indulgent. On pouvait au besoin, près de lui, trouver des
20 armes contre soi-même. Et, sans trop le savoir, j'en cherchais.

L'hiver fut rigoureux et se prolongea longtemps cette année. Ma mère eut le bon esprit de me faire apprendre à patiner. Jules et Julien Jardinier, les fils d'un collègue de mon père, dont le plus jeune était mon camarade de classe, apprenaient avec moi ; c'était à qui mieux mieux ! et nous devînmes assez promptement d'une gentille force. J'aimais passionnément ce sport, que nous pratiquions sur le bassin du Luxembourg d'abord, puis

sur l'étang de Villebon dans les bois de Meudon ou sur le grand canal de Versailles. La neige tomba si abondamment et il y eut un tel verglas par-dessus, que je me souviens d'avoir pu, de la rue de Tournon, gagner l'École Alsacienne — qui se trouvait rue d'Assas, c'est-à-dire à l'autre extrémité du Luxembourg — sans enlever mes patins ; et rien n'était plus amusant et plus étrange que de glisser ainsi muettement dans les allées du grand jardin, entre deux hautes banques de neige. ¹⁰ Depuis, il n'a plus fait d'hiver pareil.

Je n'avais de véritable amitié pour aucun des deux Jardinier. Jules était trop âgé ; Julien d'une rare épaisseur. Mais nos parents qui, pour l'amitié, semblaient avoir les idées de certaines familles sur les mariages « de raison », ne manquaient pas une occasion de nous réunir. Je voyais Julien déjà chaque jour en classe ; je le retrouvais en promenade, au patinage. Mêmes études, mêmes ennuis, mêmes plaisirs ; là se bornait la ressem- ²⁰ blance ; pour l'instant, elle nous suffisait. Certes, il était sur les bancs de la neuvième quelques élèves vers qui plus d'affinité m'eût porté ; mais leur père, hélas, n'était pas professeur à la Faculté.

Tous les mardis, de 2 à 5, l'École Alsacienne emmenait promener les élèves (ceux des basses classes du moins) sous la surveillance d'un professeur, qui nous faisait visiter la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, le Panthéon, le Musée des Arts et Métiers — où, dans une petite salle obscure, se ³⁰

trouvait un petit miroir sur lequel, par un ingénieux jeu de glaces, venait se refléter, en petit, tout ce qui se passait dans la rue ; cela faisait un tableautin des plus plaisants avec des personnages animés, à l'échelle de ceux de Téniers, qui s'agitaient ; tout le reste du musée distillait un ennui morne ; — les Invalides, le Louvre, et un extraordinaire endroit, situé tout contre le parc Montsouris, qui s'appelait le Géorama Universel : c'était un misé-
10 rable jardin, que le propriétaire, une espèce de lascar, vêtu d'alpaga, avait aménagé en carte de géographie. Les montagnes étaient figurées par des rocailles ; les lacs, bien que cimentés, étaient à sec ; dans le bassin de la Méditerranée naviguaient quelques poissons rouges comme pour accuser l'exiguïté de la botte italienne. Le professeur nous invitait à lui désigner les Karpathes, cependant que le lascar, une longue baguette à la main, soulignait les frontières, nommait des villes, dénonçait
20 un tas d'ingéniosités indistinctes et saugrenues, exaltait son œuvre, insistant sur le temps qu'il avait fallu pour la mener à bien ; et, comme alors le professeur, au départ, le félicitait sur sa patience, il répliquait d'un ton doctoral :

— La patience n'est rien sans l'idée.

Je suis curieux de savoir si tout cela existe encore ?

Parfois, Monsieur Bræunig lui-même, le sous-directeur, se joignait à nous, doublant Monsieur
30 Vedel, qui s'effaçait alors avec déférence. C'est au

Jardin des Plantes que Monsieur Bræunig nous conduisait immanquablement ; et immanquablement, dans les sombres galeries des animaux empaillés (le nouveau muséum n'existait pas encore), il nous arrêta devant la tortue luth qui, sous vitrine à part, occupait une place d'honneur ; il nous groupait en cercle autour d'elle et disait :

— Eh bien ! mes enfants. Voyons ! Combien a-t-elle de dents, la tortue ? (Il faut dire que la tortue, avec une expression naturelle et comme ¹⁰criante de vie, gardait, empaillée, la gueule entr'ouverte.) Comptez bien. Prenez votre temps. Y êtes-vous ?

Il ne fallait plus nous la faire : nous la connaissions, sa tortue. N'empêche que, tout en pouffant, nous faisons mine de chercher ; on se bousculait un peu pour mieux voir ; Dubled s'obstinait à ne distinguer que deux dents ; mais c'était un farceur. Le grand Wenz, les yeux fixés sur la bête, comptait sans arrêter, et ce n'est que ²⁰ lorsqu'il dépassait soixante que Monsieur Bræunig l'arrêta avec ce bon rire spécial de celui qui sait se mettre à la portée des enfants et, citant La Fontaine :

— « Vous n'en approchez point. » Plus vous en trouvez, plus vous êtes loin de compte. Il vaut mieux que je vous arrête. Je vais beaucoup vous étonner. Ce que vous prenez pour des dents ne sont que des petites protubérances cutanées. La tortue n'a pas de dents du tout. La tortue est ³⁰ comme les oiseaux : elle a un bec.

Alors tous nous faisons : Oooh ! par bienséance. J'ai assisté trois fois à cette comédie. Il est vrai que j'ai redoublé la neuvième.

Nos parents, à Julien et à moi, donnaient deux sous à chacun, ces jours de sortie. Ils avaient discuté ensemble. Maman n'aurait pas consenti à me donner plus que Madame Jardinier ne donnait à Julien ; comme leur situation était plus modeste que la nôtre, c'était à Madame Jardinier
10 de décider.

— Qu'est-ce que vous voulez que ces enfants fassent avec cinquante centimes ? s'était-elle écriée. Et ma mère accordait que deux sous étaient « parfaitement suffisants » .

Ces deux sous étaient dépensés d'ordinaire à la boutique du père Clément. Installée dans le jardin du Luxembourg, presque contre la grille d'entrée la plus voisine de l'École, ce n'était qu'une petite baraque de bois, peinte en vert, exactement de la
20 couleur des bancs. Le père Clément, en tablier bleu, tout pareil aux anciens portiers de lycée, vendait des billes, des hannetons, des toupies, du coco, des bâtons de sucre à la menthe, à la pomme ou à la cerise, des cordonnets de réglisse enroulés sur eux-mêmes à la façon des ressorts de montre, des tubes de verre emplis de grains à l'anis blancs et roses, maintenus à chaque extrémité par de l'ouate et par un bouchon ; les grains d'anis n'étaient pas fameux, mais le tube, une fois vide,

pouvait servir de sarbacane. C'est comme les petites bouteilles qui portaient des étiquettes : cassis, anisette, curaçao, et qu'on n'achetait guère que pour le plaisir, ensuite, de se les suspendre à la lèvre, comme des ventouses ou des sangsues. Julien et moi d'ordinaire nous partageons nos emplettes ; aussi l'un n'achetait-il jamais rien sans consulter l'autre.

L'année suivante, Madame Jardinier et ma mère estimèrent qu'elles pouvaient porter à cinquante ¹⁰ centimes leurs libéralités hebdomadaires. Cette largesse me permit enfin d'élever des vers à soie ; ceux-ci ne coûtaient pas si cher que les feuilles de mûrier pour leur nourriture, que je devais aller prendre deux fois par semaine chez un herboriste de la rue Saint-Sulpice. Julien, que les chenilles dégoûtaient, déclara que désormais il achèterait ce qui lui plaisait de son côté, et sans m'en rien dire. Cela jeta un grand froid entre nous, et dans les sorties du mardi où il fallait aller deux par ²⁰ deux chacun chercha un autre camarade.

Il y en avait un pour qui je m'étais épris d'une véritable passion. C'était un Russe. Il faudra que je recherche son nom sur les registres de l'École. Qui me dira ce qu'il est devenu ? Il était de santé délicate, pâle extraordinairement ; il avait les cheveux très blonds, assez longs, les yeux très bleus ; sa voix était musicale, que rendait chantante un léger accent. Une sorte de poésie se dégagait de tout son être, qui venait je crois de ce qu'il se ³⁰

sentait faible et cherchait à se faire aimer. Il était peu considéré par les copains et participait rarement à leurs jeux ; pour moi, dès qu'il me regardait, je me sentais honteux de m'amuser avec les autres, et je me souviens de certaines récréations où, surprénant tout à coup son regard, je quittai tout net la partie pour venir auprès de lui. On s'en moquait. J'aurais voulu qu'on l'attaquât, pour avoir à le défendre. Aux classes de dessin, où il
10 est permis de parler un peu à voix basse, nous étions l'un à côté de l'autre ; il me disait alors que son père était un grand savant très célèbre, et je n'osais pas l'interroger sur sa mère, ni lui demander pour quelle raison lui se trouvait à Paris. Un beau jour il cessa de venir, et personne ne sut me dire s'il était tombé malade ou reparti en Russie ; ou plutôt une sorte de pudeur ou de timidité me retint de questionner les maîtres qui peut-être
20 auraient pu me renseigner, et je gardai secrète une des premières et des plus vives tristesses de ma vie.

Ma mère prenait grand soin que rien, dans les dépenses qu'elle faisait pour moi, ne me vînt avertir que notre situation de fortune était sensiblement supérieure à celle des Jardinier. Mes vêtements, en tous points pareils à ceux de Julien, venaient comme les siens de la Belle Jardinière. J'étais extrêmement sensible à l'habit et souffrais beaucoup d'être hideusement fagoté. En costume marin avec
30 un béret, ou bien en complet de velours, j'eusse

été aux anges ! Mais le genre « marin » non plus que le velours ne plaisait à Madame Jardinier. Je portais donc de petits vestons étriqués, des pantalons courts, serrés aux genoux, et des chaussettes à raies ; chaussettes trop courtes qui formaient tulipe et retombaient désolément ou rentraient se cacher dans les chaussures. J'ai gardé pour la fin le plus horrible : c'était la chemise empesée. Il m'a fallu attendre d'être presque un homme déjà pour obtenir qu'on ne m'empesât plus mes devants de 10 chemise. C'était l'usage, la mode, et l'on n'y pouvait rien. Et si j'ai fini pourtant par obtenir satisfaction, c'est tout bonnement parce que la mode a changé. Qu'on imagine un malheureux enfant qui, tous les jours de l'année, pour le jeu comme pour l'étude, porte, à l'insu du monde et cachée sous sa veste, une espèce de cuirasse blanche et qui s'achevait en carcan ; car la blanchisseuse empesait également, et pour le même prix sans doute, le tour du cou contre quoi venait 20 s'ajuster le faux-col ; pour peu que celui-ci, un rien plus large ou plus étroit, n'appliquât pas exactement sur la chemise (ce qui neuf fois sur dix était le cas), il se formait des plis cruels ; et pour peu que l'on suât, le plastron se faisait atroce. Allez donc faire du sport dans un accoutrement pareil ! Un ridicule petit chapeau-melon complétait l'ensemble... Ah ! les enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur !

Pourtant j'aimais courir, et, après Adrien Monod, 30

j'étais le champion de la classe. A la gymnastique, j'étais même meilleur que lui pour grimper au mât et à la corde ; j'excellais aux anneaux, à la barre fixe, aux barres parallèles ; mais je ne valais plus rien au trapèze, qui me donnait le vertige. Les beaux soirs d'été, j'allais retrouver quelques camarades dans une grande allée du Luxembourg : celle qui s'achevait à la boutique du père Clément ; on jouait au ballon. Ce n'était pas encore, hélas !
 10 le foot-ball ; le ballon était tout pareil, mais les règles étaient sommaires, et, tout au contraire du foot-ball, il était défendu de se servir des pieds. Tel quel, ce jeu nous passionnait.

.

Je ne cherche plus à comprendre pour quelles raisons ma mère, quand je commençai ma huitième, me mit pensionnaire. L'École Alsacienne, qui s'élevait contre l'internat des lycées, n'avait pas de dortoirs ; mais elle encourageait ses professeurs à prendre, chacun, un petit nombre de pensionnaires.
 20 C'est chez Monsieur Vedel que j'entrai, bien que je ne fusse plus dans sa classe. Monsieur Vedel habitait la maison de Sainte-Beuve, de qui le buste, au fond d'un petit couloir-vestibule, m'intriguait. Il présentait à mon étonnement cette curieuse sainte sous figure d'un vieux monsieur, l'air paternel et le chef couvert d'une toque à gland. Monsieur Vedel nous avait bien dit que Sainte-Beuve était « un grand critique » ; mais il y a des bornes à la crédulité d'un enfant.

et, dans mon dos, je sentais le regard des autres. J'aurais voulu m'asseoir ! Tout à coup :

— Tiens ! Voilà ce que je veux ! dit-il en m'envoyant son poing dans l'œil.

J'eus un éblouissement et m'en allai dinguer au pied d'un marronnier, dans cet espace creux réservé pour l'arrosage des arbres, d'où je sortis plein de boue et piteux. L'œil poché me faisait très mal. Je ne savais pas encore à quel point l'œil est
10 élastique et croyais qu'il était crevé. Comme les larmes en jaillissaient avec abondance : — « C'est cela, pensai-je : il se vide. » — Mais ce qui m'était plus douloureux encore c'étaient les rires des autres, leurs quolibets, et les applaudissements qu'ils adressaient à mon agresseur.

Au demeurant je n'aurais pas plus aimé donner des coups que je n'aimais d'en recevoir. Tout de même, chez Vedel, il y avait un grand sacré
20 rouquin au front bas, dont le nom m'est heureusement sorti de la mémoire, qui abusait un peu trop de mon pacifisme. Deux fois, trois fois, j'avais supporté ses sarcasmes ; mais voilà que, tout à coup, la sainte rage me prit ; je sautai sur lui, l'empoignai ; les autres cependant se rangèrent en cercle. Il était passablement plus grand et plus fort que moi ; mais j'avais pour moi sa surprise ; et puis je ne me connaissais plus ; ma fureur décuplait mes forces ; je le cognai, le bousculai, le tombai tout aussitôt. Et, quand il fut à terre, ivre
30 de mon triomphe je le traînai à la manière antique,

ou que je croyais telle ; je le traînai par la tignasse dont il perdit une poignée. Et même je fus un peu dégoûté de ma victoire, à cause de tous ces cheveux gras qu'il me laissait entre les doigts, mais stupéfait d'avoir pu vaincre ; cela me paraissait auparavant si impossible qu'il avait bien fallu que j'eusse perdu la tête pour m'y risquer. Le succès me valut la considération des autres et m'assura la paix pour longtemps. Du coup je me persuadai qu'il est bien des choses qui ne paraissent 10 impossibles que tant qu'on ne les a pas tentées.

Nous avons passé une partie du mois de septembre aux environs de Nîmes, dans la propriété du beau-père de mon oncle Charles Gide, qui venait de se marier. Mon père avait rapporté de là une indisposition qu'on affectait d'attribuer aux figues. De vrai, le désordre était dû à de la tuberculose intestinale ; et ma mère, je crois, le savait ; mais la tuberculose est une maladie qu'en ce temps on prétendait guérir en ne la reconnaissant 20 pas. Au reste mon père était sans doute déjà trop atteint pour qu'on pût espérer encore. Il s'éteignit assez doucement le 28 octobre de cette année (1880).

Je n'ai pas souvenir de l'avoir vu mort ; mais peu de jours avant sa mort, sur le lit qu'il ne quittait plus. Un gros livre était devant lui, sur les draps, tout ouvert, mais retourné, de sorte qu'il ne présentait que son dos de basane ; mon père avait dû

le poser ainsi au moment où j'étais entré. Ma mère m'a dit plus tard que c'était un Platon.

J'étais chez Vedel. On vint me chercher ; je ne sais plus qui ; Anna peut-être. En route j'appris tout. Mais mon chagrin n'éclata que lorsque je vis ma mère en grand deuil. Elle ne pleurait pas ; elle se contenait devant moi ; mais je sentais qu'elle avait beaucoup pleuré. Je sanglotai dans ses bras. Elle craignait pour moi un ébranlement
10 nerveux trop fort et voulut me faire boire un peu de thé. J'étais sur ses genoux ; elle tenait la tasse, en levait une cuillerée qu'elle me tendait, et je me souviens qu'elle disait, en prenant sur elle de sourire :

— Voyons ! celle-là va-t-elle arriver à bon port ?

Et je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi.

[Copyright. Librairie Gallimard. Complete edition to be published by the same.]

ANDRÉ GIDE AND HIS WORK

IN this fragment, with its suggestive title, M. Gide tells us something of his childhood; but not all. A solitary child, he moved, at times, within shadow, as when, caught by the dark fingers of some inexplicable fear, he threw himself into his mother's arms with the cry, 'I am not like other people!' It is true. He is not as other people; he is not like other writers; he stands alone.

In him meet many influences. Through southern father and Norman mother he unites the extremes of France. He is as much at home in little southern Uzès, where, from the summer dust, rise bright-winged grasshoppers light as butterflies, and the hot sun beats down on asphodel and *laurier-rose* and honey-scented cistus flowers, as he is in the Norman valley where on wet days, he says, falling rain and stream and waterfall sound like rippling silver. He learned his first lessons in the austere magnificence of the Bible and the fantasy of eastern tales. He says elsewhere that influences do not create, they awaken. All these influences, then, have awakened an individualism which makes André Gide one of the most noted writers of the day.

His first book—*Les Cahiers d'André Walter*—written when he was twenty, was published anonymously. Critic, novelist, essayist, translator (although his own work is untranslatable he has translated into French such diverse writers as

Shakespeare and William Blake, Walt Whitman and Joseph Conrad), he is not always easy to read. Always a poet, although he has written but little verse, his phrases have unusual cadences, lengthening out into slow beauty. His thought is expressed not so much in words as in the music, the rise and fall, of the sentence; his aim is to make the reader not only see, but feel. Modern as he is, in his choice of words he seems closely akin, at times, to the seventeenth century—to Molière, Pascal, Bossuet. Moreover, he has a way of using words which have become defaced by long ill-usage, and making them shine out in their first beauty.

His critical articles are delicate, penetrating, subtle. His novels owe little to plot or incident, but show chiefly a soul's development; a soul often set in obscure surroundings, since he is attracted most to those who walk in dimness with their glory hidden.

His books differ widely one from the other. From the romantic mysticism of *Les Cahiers d'André Walter* (1891) he passes to the pantheism of *Les Nourritures terrestres* (1897), the darkness of *L'Immoraliste* (1902), the spiritual abnegation of *La Porte étroite* (1909), the half-veiled irony of *Isabelle* (1911), and the grave wisdom of *La Symphonie pastorale* (1920).

If the earth is for him at times 'a land of twilight and of prayer', it is at others a world of wonder, of perpetual surprise, where, crowning effort, the watcher sees dawn break on the horizon and cries, 'Voici le jour et nous y croyons'.

NOTES

PAGE 7, line 4. *Rue St.-Sulpice* and the *rue de Tournon* are two streets in Paris on the south bank of the Seine, in the Quartier Luxembourg, near the church of St. Sulpice.

sur quoi . . . Note here, and on pp. 16, 27, 39 and elsewhere, the use of *quoi* as a relative pronoun. *Qui, de qui, quoi, &c.*, were much used, instead of *lequel*, by the great writers of the seventeenth century, especially Molière and Pascal.

PAGE 8. 2. *caler*, to throw with, i. e. it was a 'taw', the marble actually used by the player. 'Alleys', 'taws', or 'bouncers' are marbles too scarce ever to be used as forfeits.

PAGE 9. 29. *décalcomanie*: 'decalcomania' was very popular between 1862 and 1870. Coloured figures were cut from specially prepared paper and gummed on to a plate, cup, &c. The paper was then washed off in warm water, and the coloured figure remained.

PAGE 10. 3. *au Luxembourg*, the jardin du Luxembourg, the beautiful garden with its roses, chestnut-trees, and statues, which lies on the south bank of the Seine. In the garden stands the palace of the same name, built (1615-26) for Marie de Médicis.

PAGE 11. 16-18. *grande douceur* . . . '*Vir probus*' (Lat.), 'an upright man'. Paul Gide won not only the respect of his colleagues but the love of his students. His lectures on Roman law were remarkable not only for scholarship but for style. His portrait is drawn in a work by R. Valléry-Radot, *L'Étudiant d'aujourd'hui*.

29. *Coutume de Bourgogne*, a book on the customary law of Burgundy, or a history of customs which, through long usage, have become law.

PAGE 12. 1. *in-folio*: folio, the largest-sized book, in which the sheet of printing-paper is only folded once, into two leaves.

3. *insecte rongeur*, the book-worm, a tiny white maggot, hard to find alive. It ravages old books in a capricious manner, sometimes gnawing a little zig-zag pattern through a few leaves only, at other times piercing little holes right through the book.

PAGE 13. 5. *Madame de Ségur*. The comtesse de Ségur (1799-1874) wrote several books for children, beginning with *Nouveaux contes de fée* in 1857.

10. *Molière*: really Jean-Baptiste Poquelin (1622-73), actor, dramatist, and brilliant wit, the greatest French writer of comedies—*Les femmes savantes*, *Le malade imaginaire*, &c.

11. *la farce de Pathelin*. Patelin, a conventional character in French comedy, an insinuating cajoler. He had his origin in a fifteenth-century comedy *Maistre Pierre Pathelin*, written probably by A. de Sale.

12. *les aventures de Sindbad . . . d'Ali Baba*. Sindbad the Sailor, so called because of his seven wonderful voyages, in one of which he kills the Old Man of the Sea; and Ali Baba, a poor woodcutter, and hero of the story of the Forty Thieves. Both are characters in *The Arabian Nights*.

14-16. *les 'Masques' de Maurice Sand . . . figures d'Arlequin*, &c. Maurice Sand, the pseudonym of Maurice Dudevant. His *Masques et Bouffons* (the book referred to) is a history of the old improvised theatre or puppet-shows of Italy and France. The characters so well known in English pantomime—*Columbine*, loved by *Arlequin* (Harlequin), *Polichinelle*, or Punch, the Italian Pulcinella—were known centuries ago in Italy. The book contains fascinating coloured pictures.

PAGE 14. 20. *Boulevard Saint-Michel*, an important thoroughfare of southern Paris, the principal street of the Quartier Latin.

21. *l'Observatoire*, a large block of buildings at the southern end of the Luxembourg garden, founded in 1672.

PAGE 15. 4. *monture*. The old bicycle had the small seat placed on the top of the front high driving-wheel, which measured about 68 inches in diameter. Compared with the front wheel, the little trailing-wheel behind seemed minute.

PAGE 16. 1. *rue de Seine*, a street running north from near the Marché Saint-Germain towards the Institut de France and the Seine.

10. *Les Plaideurs*, a comedy by Racine (1668), and a satire on the legal profession. It won deserved and lasting popularity.

14. *machine de Ramsden*. Jesse Ramsden (1735-1800) constructed his well-known form of plate electrical machine in 1768. A picture of it, with full description, will be found in the *Encyclopaedia Britannica*, 11th edition, under 'Electrical machine'.

20. *poteaux de transmission*, cement uprights carrying the wire which transmits the electric current.

PAGE 18. 10. *Bengalis*, the dealers' name for several small, brightly plumaged African birds.

22. *Le Calvados*, a maritime department in the north-west of France, known formerly as L'Orne-Inférieure. It received its present name from a small rock which forms the western point of a great ledge of rocks which stretches along the coast between the mouths of the rivers Orne and Vire. Behind these rocks is a little anchorage called Fosse d'Espagne; and tradition says that the rock Calvados derived its name from the *San Salvador*, a ship of the Invincible Armada wrecked there in 1588.

La Roque-Baignard, a little village in Calvados, between Lisieux and Pont-l'Évêque. [See note to page 60, line 14.]

PAGE 19. 2. . . . *j'avais été contraint* . . . The thought of constraint, of being forced to write, so as to reconcile the conflicting elements in him, is characteristic of the author, who believes that great artists are those who, in their work, resolve discords into a final harmony.

15. *Rue de Crosne et . . . de Fontenelle*: two streets in the north-west quarter of Rouen.

20. '*rouenneries*', a wide range of cotton stuffs, twills, &c., manufactured in the neighbourhood of Rouen.

PAGE 21. 4. *l'entrée des Prussiens* . . . In the Franco-German war Rouen was occupied by the Prussians in December, 1870.

14. *Bismarck*. Otto Eduard L. von Bismarck-Schönhausen (1815-98), the great Prussian statesman.

15. *Roi de Prusse*. William I (1797-1888) accompanied the German armies, and was proclaimed German Emperor at Versailles in January, 1871.

24. *Zim laï la!* . . . The soft *z*-sound persisted in street-songs and children's songs, many of which are of unknown origin; cf. the favourite *Il y a z'un pommier doux* . . .

PAGE 23. 16. *d'où le regard cueille* . . . *Cueillir* is used here and on page 61 in its older, wider sense of 'to gather, collect, bring together'.

PAGE 24. 12. *Hoffmann*. Ernst Theodor A. Hoffmann (1776-1822), a German musician and romance-writer, author of various fairy tales, including *Contes fantastiques*. On these Jacques Offenbach (1819-80) wrote his opera—his last and favourite work.

13. *Andersen*. Hans Christian Andersen (1805-75), Danish poet and novelist, known in England chiefly by his fairy tales—*The Snow Queen*, *The Brave Tin Soldier*, &c.

PAGE 25. 16. *tulipes du duc de Thol*: early flowering tulips, both single and double, the latter red edged with yellow.

PAGE 28. 26. *fête de Sainte-Catherine*: an allusion to

the saying 'coiffer Sainte-Catherine', to remain an old maid, or to keep St. Catherine always as one's patron saint.

PAGE 29. 30. *Zola*. Émile Zola (1840-1902), French novelist and politician.

PAGE 30. 25. '*Reinecke Fuchs*' de *Gœthe*. Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832); his *Reinecke Fuchs* is from a German poem—*Reinhart Fuchs*—of the fourteenth century, which is itself derived from the still older version written about 1180 by the Alsatian Heinrich der Gliche-sære, and derived probably from a French original. In the German version, which—unlike the long French romance—is a single tale, the fox personifies the bad instincts of humanity.

28. *les animaux* . . . All the characters in *Reynard the Fox* are animals; there is the fox himself, Isengrim the wolf, Hintze the cat, Grimbart the badger, Makart the jay, and so on.

29. *le vieux fabliau*. The word *fabliau*, although frequently used to denote any tale of the middle ages, means a humorous story versified. A *fabliau* was a story told, not sung. Unlike the romance, it had but one episode; it was not a love-story, and it was without a moral.

PAGE 32. 16. *spécieusement*. The word is here used in its original meaning of *fair, exact*—cf. *arithmétique spécieuse*, O.F. for algebra—not in its modern sense of plausible.

PAGE 33. 23. *Rue de Vaugirard*, the longest street in the southern part of Paris, running from the suburb of Vaugirard (formerly the village of Valgérard). *Rue Madame* and *Rue d'Assas* are two streets which cross it in the Quartier Luxembourg.

PAGE 36. 4. *Uzès*. The ancient *Ucetia*, a little town in the department of Gard, about twelve miles north by east of Nîmes, on a hill above the valley watered by the Alzon, a tributary of the Gardon.

7. *Nîmes*. The *Colonia Nemausus* of the Romans, the chief town of the department of Gard.

11. *Pont Saint-Nicolas*, a thirteenth-century bridge over the Gardon, midway between Nîmes and Uzès.

PAGE 39. 7. *Arbre de Saturne*: the growth formed in a solution of acetate of lead (Saturn was the ancient name for lead) round a sheet of zinc steeped in the solution. *Arbre de Jupiter*: the precipitate of tin which gathers in crystals on a sheet of zinc steeped in a solution of tin (Jupiter was the ancient name for tin).

7-9. *Mon oncle . . . Économie Politique*. The author's uncle Charles Gide, political economist, at one time Professor of Political Economy in the University of Montpellier. Professor Gide's principal work—*Principes d'Économie Politique*, 1883—occupies a high place in economic literature both for its scholarly wisdom and for the brilliancy of its style.

PAGE 40. 3. *huguenot austère*. The term Huguenot seems first to have been used for the French Protestants in Languedoc about 1560, when they are called *séditieux Huguenaulx* in a document of the time. Uzès, Nîmes, Anduze, Montpellier, were all Protestant strongholds and the scenes of persecution.

PAGE 41. 7. *Anduze*, a small town in the department of Gard, a few miles south-west of Alais, on the Gardon d'Anduze.

14. *Balzac*. Honoré de Balzac (1799-1850), one of the chief of the realistic school of French novelists.

PAGE 42. 2. *mas*. Provençal for a little country-house, or farm.

PAGE 44. 26. '*Vous êtes le sel . . .*' See Matt. v. 13.

PAGE 48. 29. *gifles* . . . The word is used here in its obsolete sense of face, cheeks; in modern use it means a slap in the face.

PAGE 51. 22. *brandade*: cod prepared with cream, white of eggs, garlic, and oil; a Provençal dish.

PAGE 52. 25. *La Fontaine d'Eure (Ura fons)*. The spring where rises the Alzon. About a mile distant is the source of the Airan. The water of the two springs

was carried to Nîmes by the famous Roman aqueduct of *Pont du Gard*. The aqueduct was destroyed in the fifth century, but the bridge over the Gardon remained.

La garrigue: a stony, hilly waste, without water or vegetation, burnt by the sun.

PAGE 53. 4. *chenilles . . . du 'Machaon'*, the larva of *papilio Machaon*, the common swallow-tail butterfly. On its second segment the caterpillar has a little orange-coloured tentacle which, when alarmed, it raises in a tiny v, and which gives out a scent of pine-apple.

21. *comme dans la fable . . . Narcissus*, in Greek mythology, was a beautiful youth who fell in love with his own image reflected in the water. Unable to grasp it, he pined away and became the flower which bears his name. Possibly it was the narcissi at Uzès which suggested to André Gide his symbolical work *Le traité du Narcisse* (1891).

PAGE 54. 1. *Pont du Gard*: see note to page 52, line 25.

11. *duché*: the old castle of Uzès, part of which dates from the twelfth century.

24. *la langue d'Aubanel et de Mistral*: the *langue d'oc*, or Provençal, the language of the south of France. Joseph Marie Aubanel (b. 1829), a French publisher and author of books in Provençal. Frédéric Mistral (b. 1830), chief of the modern Provençal poets known as 'les Félibriges'.

PAGE 55. 25. *préga-Diou*: Provençal for the praying mantis, a little insect belonging to the family of *Mantidae*, rather like a large grasshopper, with a meek, alert face, and a habit of sitting upright with its front legs clasped together as though in prayer.

PAGE 56. 11. *Stello*, by Alfred de Vigny (1799-1863). The book contains only two characters—Stello, a poet (Vigny), and the mystic Black Doctor.

PAGE 57. 3. *Montpellier*, the chief town of the department of Hérault, on the Lez, near the Mediterranean.

PAGE 60. 10. *et le ciel trop petit . . .*, from Francis Jammes,

b. 1868 (*Élégie* III in *Le Deuil des Primevères*, 1901). André Gide, in one of his delicate, penetrating, critical articles, describes him as a poet great by reason of his simplicity.

14. *l'Immoraliste*, the novel by Gide published in 1902. La Roque-Baignard there becomes La Morinière.

PAGE 62. 12. *Caen*, chief town of the department of Calvados, on the Orne.

12. *La Boissière . . . Lisieux*. See map of Calvados at end.

13. *le Val-Richer*, in the village of Saint-Ouen-le-Pin (see map of Calvados). Formerly a Cistercian abbey founded in 1167, it was transformed into a country estate by M. Guizot, the French statesman, who died there in 1874.

PAGE 63. 21. *Cambremer*, a village in the department of Calvados, on the Doigt.

Léaupartie: see map of Calvados.

PAGE 68. 12. *pressant*. The word is here used in its original sense of weighty, to weigh strongly; it has now come to mean urgent, pressing.

PAGE 69. 1. *Bois de Meudon*, a beautiful wood in the department of Seine-et-Oise, a few miles south-west of Paris, and a favourite resort of Parisians.

2. *Canal de Versailles*: a cruciform canal in the gardens of the palace of Versailles, about eleven miles south-west of Paris. The canal lies to the south of the Grand Trianon.

28. *Sainte-Chapelle*: a chapel in Paris built by Louis IX (St. Louis) in 1248 to receive the Crown of Thorns. Its windows are filled with old glass of marvellous colouring.

29. *Notre-Dame*: the famous cathedral in the Île de la Cité, where Paris originated.

le Panthéon: a large, classical building in the form of a cross, set apart in 1791 as a mausoleum for famous Frenchmen.

Musée des Arts et Métiers, in Paris, built on the site of the Abbey of Saint-Martin-des-Champs. It contains a collection of almost all known instruments and machines.

PAGE 70. 7. *les Invalides*: l'Hôtel des Invalides, Paris; founded in 1670 for disabled soldiers. In it is the mausoleum of Napoleon I.

le Louvre: the old palace of the kings of France. It is of vast extent, and lies between the Rue de Rivoli and the Seine. It is now filled with treasures of art, and also possesses various museums.

8. *le parc Montsouris*: a large park lying directly to the south of the Observatoire (*see* note to p. 14, l. 21), with a lake, waterfall, and a meteorological observatory.

PAGE 71. 1. *Jardin des Plantes*: a great zoological and botanical garden on the south bank of the Seine, to the east of the city. Founded about 1635 as a garden for medicinal herbs, it now includes a school of natural science. Buffon and Bernardin de Saint-Pierre were two of its directors.

5. *la tortue luth*: the leathery turtle or luth (*Dermatochelys coriacea*), the rare marine heart-shaped turtle which is sometimes more than six feet in length.

24. *La Fontaine*: '*Vous n'en approchez point!*'... Jean de La Fontaine (1621-95), the fabulist. The line quoted is in Liv. 1, fable 3, *La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf*.

PAGE 76. 22. *La maison de Sainte-Beuve*. Charles Augustin Sainte-Beuve (1804-69), the great French critic, lived from 1850 in the Rue Mont-Parnasse.

PAGE 79. 22. *Il s'éteignit*... Paul Gide (1832-80) died in the prime of life, as he was about to reap the harvest of his labours. His best-known work—*Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne*... (1867)—was reprinted in 1885.

VOCABULARY

- (*d'*)*abord*, first, at first.
abstraitement, abstractedly.
acajou, m., mahogany.
accaparé, engrossed.
accéder, to have access to.
accès, m., access, attack.
accord, m., harmony, agreement.
accorder, to admit, make agree.
accordeur, m., tuner.
(*s'*)*accouder*, to lean on one's elbow.
accrocher, to catch, hang up.
accueil, m., welcome.
admirer, to admire.
adresse, f., tact, skill.
aérien, —*ne*, aerial.
(*s'*)*affecter*, to be moved.
affirmation, f., assertion.
agate, f., agate.
aggraver, to aggravate.
(*s'*)*agiter*, agitate te (oneself).
agrémenter, to ornament.
aiguille, f., needle.
aile, f., wing.
ailleurs, elsewhere.
ajouter, to add.
aligner, to place in a line.
alimenter, to nourish.
allée, f., alley, walk.
allemand, German.
allumette, f., match.
allure, f., manner, conduct.
aloyau, m., sirloin.
alpaga, m., alpaca.
amener, to bring.
améthyste, f., amethyst.
amorce, f., little hole.
amorcer (une rue), to cut a new road.
ancillaire, ancillary.
angle, m., angle.
anis, m., aniseed.
apathique, apathetic.
(*s'*)*aplanir*, to disappear; v. a., plane, level.
appareil, m., apparatus.
appartement, m., lodgings.
appâter, to bait.
appeler, to call, name.
appliquer, to apply.
appui-coude, m., elbow-rest.
aquarelle, f., painting in water-colours.
arachnéen, cobweb-like.
arbitre, m., arbitrator.
argenté, silvery.
argile, f., clay.

- aristo*, m., aristocrat.
armoire, f., press, cupboard.
arpège, m., arpeggio.
arpenter, to survey, pace.
arroser, to water.
aspect, m., aspect, look.
assis, —e, seated.
assister (à), to be present at.
assurément, surely.
asticoter, to tease.
(s')astreindre, to confine oneself.
âtre, m., hearth, fire-place.
(s')attarder, to be belated.
atteindre, to reach.
attirer, to attract.
attrait, m., attraction.
aubier, m., sap-wood.
aulne, m., alder-tree.
auprès, near, round about.
auréoler, to surround with a halo [*unusual*].
autrement, otherwise.
(en) aval, below stream.
avenant, —e, prepossessing.
(à l')avenant, in keeping with.
aventure, f., adventure.
avertir, to acquaint with, warn.
aveugle, blind.
avis, m., opinion, advice.
aviver, to brighten.
avouer, to admit.

baguette, f., wand, switch.
(se) balancer, to balance.
- balbutier*, to stammer.
balcon, m., balcony.
bandeau, m., band, frontlet.
bandelette, f., little band.
bandoulière, f., shoulder-belt.
banquette, f., seat, bench.
baraque, f., hut.
barbe, f., beard.
bariolé, striped.
barométriquement, barometrically.
bas, m., stocking.
(en) bas, below, downstairs.
basane, f., sheepskin.
bâtir, to build.
battoir, m., wooden mallet.
bavardage, m., chatter.
beau-père, m., father-in-law.
bec de gaz, m., gas-burner.
bec de plume, m., nib (pen).
bénédicté, m., blessing, grace.
béret, m., sailor-cap.
besoin, m., need.
bibliothèque, f., book-case, library.
bicyclette, f., bicycle.
bienséance, f., good manners.
billes, f. pl., marbles.
bizarrement, oddly.
blanc, —che, white.
blanchisseuse, f., laundress.
blême, wan, pale.
blessé, to wound.
bondir, to bound.
bonne, f., nurse-maid.

- bonne-maman*, f., grand-mamma.
bonnet de nuit, m., night-cap.
border, to border.
borner, to limit.
botanique, f., botany.
bouchée, f., mouthful.
bouclé, —e, curled, curly.
boue, f., mud.
bouffonnerie, f., buffoonery.
boule, f., ball.
boulette, f., forcemeat-ball.
bouleversant, upsetting.
bousculer, to push, hustle.
bout, m., end, scrap.
bouton, m., bud.
branlant, —e, shaking.
braquer, to direct (looks).
brassée, f., armful.
bref, in short.
briller, to shine.
brin, m., blade, stalk.
brindille, f., little spray.
brique, f., brick.
briser, to break, shatter.
broderie, f., embroidery.
brouiller, to confuse.
broussaille, f., brushwood.
brouter, to browse.
bru, f., daughter-in-law.
bruit, m., noise.
buisson, m., bush.
bulle, f., bubble.
bureau, m., office, desk.
cabinet de toilette, m., dressing-room.
cabinet de travail, m., study.
cache, to hide, conceal.
cadeau, m., gift.
cadre, m., frame.
cage d'escalier, f., the shell of a staircase.
cahier, m., note-book.
caillou, m., stone, pebble.
calcaire, m., limestone.
calligraphié, —ée, beautifully written.
camarade, m., playmate.
cantique, m., hymn, psalm.
capharnaüm, m., confused heap.
carafe, f., water-bottle.
carcan, m., pillory, iron collar.
carré, m., square.
carreau, m., pane of glass.
carrier, m., quarry-man.
carte de cadastre, f., ordinance map.
carton, m., cardboard.
catéchumène, m., catechumen.
(à) cause (de), because (of).
causer, to cause, give.
céder, to yield.
censeur, m., critic, censor.
centime, m., tenth of a penny.
cerveau, m., brain, mind.
cesser, to cease.
chamarrer, to trim, bedizen.

- chambre*, f., room.
changeant, —e, changing.
changement, m., changing.
chanter, to sing.
chapeau melon, m., bowler-hat.
charnu, —e, fleshy.
châssis, m., window-sash frame.
chaudière, f., boiler, copper.
chaufferette, f., foot-warmer.
chaussette, f., sock.
chef, m., head.
chemin de fer, m., railway.
cheminée, f., mantel-shelf, fireplace.
chemise, f., shirt.
chenille, f., caterpillar.
chercher, to seek.
cheveux, m. pl., hair.
chiffres, masc. plur., figures (arith.).
chiner, to dye.
(en) chœur, in chorus.
choquer, to shock.
choyer, to spoil, pet.
chuchotement, m., whisper.
chuchotis, m., whisper, murmur.
chute, f., fall.
cintré, curved, bent.
circuler, to move round.
ciste, m., cistus.
citer, to quote, cite.
clair, —e, clear, luminous.
claironner, to blare, trumpet.
clandestin, secret, clandestine.
clapotis, m., rippling.
clientèle, f., clients.
clignotant, blinking.
clochette, f., small bell.
clos, —e, closed.
coco, m., liquorice-water.
cœur, m., heart.
cogner, to beat, thump.
coiffe, f., head-dress.
collègue, m., colleague.
coller, to paste, glue.
colophane, f., pine rosin.
comestible, eatable.
commère, f., neighbour, gossip.
complet, m., entire suit, complement.
comporter, to require, allow.
comprendre, to understand.
concierge, m. or f., porter, door-keeper.
confondu, huddled up, confused.
conseil, m., advice.
consterner, to dismay.
construction, f., word-making, building.
conte, m., story, tale.
contempler, to contemplate.
contenir, to hold, contain.
(se) contenir, to control (oneself).
continuel, —le, continual.
contradictoire, contradictory.

- convaincre*, to convince.
convenir, to suit.
copain, m., school-fellow,
 chum.
cor, m., corn (on the foot).
corde, f., rope.
coriace, tough, grim.
cornaline, f., cornelian.
corne, f., horn.
corolle, f., corolla.
cortège, m., procession.
costeau, thick-set, broad
 [slang].
(se) costumer, to dress up.
côté, m., side.
(à) côté (de), by the side (of).
couchant, m., setting (of
 sun).
(se) coucher, to go to bed.
coudre, m., hazel-tree.
(de) couleur, coloured.
couleur, f., colour.
coulisse, f., groove.
couloir, m., passage.
cour, f., court-yard.
courbe, f., curve.
courir, to run.
cours, m., course of lectures.
court, —e, short.
couru, —e, sought-after.
coutume, f., habit, custom.
coutumier, habitual.
couvé, f., nest of eggs.
couvert, m., knife and fork.
craintif, —ve, timid, afraid.
crânerie, bluster, swagger-
 ing.
- crin*, m., hair, horse-hair.
croisement, m., cross-breed-
 ing.
croître, to grow.
croûte, f., crust, pie-crust.
croyance, f., belief.
cuiller, f., spoon.
cuisant, —e, bitter, smart-
 ing.
cuisine, f., kitchen.
cuiivre, m., copper, brass.
culotte, f., breeches.
culte, m., worship.
cutané, —e, cutaneous.
cyanure, m., cyanide.
- datura*, m., thorn-apple.
débiter, to retail.
déboire, m., vexation.
déboucher, to unstop, open.
débris, m. pl., fragments,
 remains.
décès, m., death, decease.
déchiqueter, to cut up, in-
 dent.
décor, m., scenery, orna-
 ment.
décupler, to increase ten-
 fold.
dédaigner, to disdain.
défendu, forbidden.
défiler, to defile, pass by.
degré, m., gradation.
déjeuner, m., lunch, break-
 fast.
démarche, f., gait, walk.

- (*au*) *demeurant*, except for that.
demeurer, to remain.
 (*à*) *demi*, half, partly.
démonter, to take to pieces.
dénombrer, to number.
dentelle, f., lace.
dépasser, to go beyond.
dépaysement, m., exile.
dépité, vexed, annoyed.
déplacer, to displace.
déplantoir, m., trowel.
déployer, to unfold.
dérober, to rob (of).
derrière, behind.
désespoir, m., despair.
désormais, henceforth.
desservir, to clear away, remove.
dessiner, to draw, sketch.
 (*au*)-*dessous*, below.
 (*par*)-*dessus*, above, over.
 (*se*) *détraquer*, to get out of order.
deuil, m., mourning.
dévalement, m., slope.
devant, m., front.
devinette, f., charade.
dialoguer, to make several characters speak.
différemment, differently.
dinguer (*envoyer*), to send any one flying.
 (*se*) *diriger*, to make for.
discret, discreet, reserved.
discuter, to discuss.
disparaître, to disappear.
- disque*, m., disk.
dissimuler, to hide.
distinguer, to distinguish.
diurne, diurnal.
divers, diverse.
divertissant, amusing.
divette, f., second-rate singer.
dominical, -e, dominical.
dortoir, m., dormitory.
doucement, gently.
douloureux, painful.
doute, m., doubt.
douve, f., conduit, trench, moat.
drap, m., sheet.
 (*se*) *dresser*, to stand erect.
droit, m., law.
droit, -e, straightforward.
durcir, to harden.
- ébloui*, fascinated.
éblouissement, m., dizziness.
ébranlement, m., shock.
ébullition, f., boiling-point.
écaille, f., tortoise-shell.
écarté, far apart, distant.
écarter, to put away, dispel.
échappée, f., vista.
échelle, f., scale, ladder.
échoppe, f., booth, stall.
éclair, m., lightning, enlightenment.
éclater, to burst.
éclore, to open, bring to light.
écouter, to listen.

- écrevisse*, f., crayfish.
écriture, f., handwriting.
écurie, f., stable.
s'effacer, to efface oneself.
effarouchement, m., scaring.
(s')efforcer, to strive.
également, equally.
élan, m., spring, flight.
élément, m., element.
élève, m. or f., pupil.
embaumer, to perfume.
(d')emblée, at the first onset.
emboîter (le pas), to block the way.
embrasser, to kiss, embrace.
émerveillement, m., wonder.
(s')émerveiller, to wonder.
(s')émousser, to get blunt, deaden.
empêcher, to prevent.
empeser, to starch.
(s')emplir, to fill.
empoigner, to seize.
empoté, m., dullard.
empoussiérer, to cover with dust.
emprisonné, imprisoned.
encadrer, to frame.
encaissé, embanked.
enchanter, to enchant.
encombrement, m., obstruction.
enduit, m., coat, layer.
enfantin, —e, childish.
engraisser, to fatten.
enivrer, to excite, intoxicate.
enjeu, m., forfeit, stake.
ensemble, together.
ensemble, m., whole.
ensoleillé, sunny.
entiché, —e, infatuated.
entier, self-willed.
entraîner, to draw, drag away.
entrer, to enter.
entretien, m., interview.
épais, —se, thick.
épaissir, to thicken.
(s')épanouir, to bloom, open.
épars, scattered.
épier, to spy out.
épilobe, m., willow-herb.
épouvantail, m., scarecrow.
épris, —e, taken, smitten.
éprouver, to endure, feel.
équateur, m., equator.
équilibre, m., balance, poise.
escalader, to scale, climb.
escalier, m., staircase.
(s')esclaffer, to laugh loudly.
escompter, to discount.
espace, m., space, place.
espoir, m., hope.
esprit, m., mind, spirit.
(s')esquiver, to slip away.
essai, m., trial, attempt.
essayer, to try, try on.
étage, m., storey, floor.
étagère, f., shelf.
étaler, to display.
étamine, f., stamen.
état, m., state, condition.
étayer, to stay, prop up.

- étincelle*, f., spark, flash.
étiquette, f., label.
étouffe, f., stuff, cloth.
étonnement, m., astonishment.
étouffer, to stifle.
étrange, strange.
être, m., being.
(s')étrécir, to narrow.
étriqué, —e, scanty.
étroitesse, f., narrowness.
euphorbe, f., spurge.
éventail, m., fan.
(s')éventer, to fan oneself.
évoquer, to evoke, recall.
exalter, to exalt.
examen, m., examination.
exemplaire, m., specimen.
(s')exercer, to practise.
exhausser, to raise.
exigence, f., claim, demand.
exigu, —ë, small, scanty.
expliquer, to explain.
exprimer, to express.
exquis, -e, exquisite.
exsangue, anaemic.
extrémité, f., extremity.

fabriquer, to manufacture.
fadeur, f., insipidity.
faire, to do, make.
faisceau, m., bundle, sheaf.
faiseur, m., doer.
fanfare, f., bugle-call.
fantasmagorie, f., dissolving-view.
farceur, m., droll person.

faste, m., display, pomp.
fastidieux, dreary.
faute (de), for want (of).
fauteuil, m., arm-chair.
faux, f., scythe.
faux, fausse, false, out of tune.
faux-col, m., shirt-collar.
féérique, fairy-like.
fenêtre, f., window.
fenouil, m., fennel.
fermeture, f., closing.
fers, m. pl., iron-work.
feuille, f., leaf, sheet.
feutre, m., felt.
fibreux, fibrous.
ficher, to fix, drive in.
fiel, m., rancour.
fil, m., thread.
filet, m., net, string.
fleurir, to blossom, thrive.
floconneux, —se, flaky.
floraison, f., efflorescence.
flotteur, m., float.
fluet, -ette, thin.
fonctionner, to work, act.
fond, m., bottom, depth.
fondre, to melt, disappear.
former, to form.
foudroyer, to strike with lightning.
fouetter, to whip, flick.
fourreau, m., case, cover.
frais, fraîche, fresh, cool.
fraisier, m., strawberry-plant.
frémissement, m., vibration.

- fréquenter*, to frequent.
frimousse, f., face, phiz.
fripier, m., second-hand dealer.
froissement, m., rustling.
froncer, to contract, wrinkle.
fumet, m., savour, flavour.
- gagner*, to earn, win.
gaillard, bold, lusty.
galerie, f., gallery.
gammes, f. pl., scales, gamut (music).
garder, to keep.
garrigue, f., waste land.
geindre, to moan.
gelinotte, f., fattened fowl.
genoux, m. pl., knees.
gentillesse, f., kindness, courtesy.
géométrique, geometrical.
gîte, m., home, refuge.
glace, f., mirror, ice.
glisser, to slip.
gluant, sticky.
glycine, f., liquorice-vetch.
gomme, f., gum.
gonflé, —e, swollen.
goule, f., ghoul.
goulûment, greedily.
goût, m., taste, flavour.
gouvernante, f., governess.
graine, f., seed.
gravier, m., gravel.
gravité, f., seriousness.
(à contre-) gré, unwillingly.
gredin, m., scamp.
- grêle*, slender, small.
grenat, garnet (colour of).
grenier, m., attic.
grille, f., railing.
grimper, to climb.
grincement, m., grinding.
gris, —e, grey.
gros, —se, large, great.
grouillant, —e, swarming.
gruger, to squander.
guère, but little.
guerroyer, to wage war.
gueule, f., mouth, jaws.
guimbarde, f., waggon, cart.
- habile*, able, qualified.
habit, m., dress; pl., clothes.
haie, f., hedge.
haine, f., dislike, hatred.
haïssable, hateful.
hameçon, m., fish-hook.
hanneton, m., cockchafer.
hanter, to haunt, frequent.
hardiesse, f., fearlessness.
hébreu, Hebrew.
herbe, f., grass, herb.
herbier, m., herbarium.
herborisation, f., botanizing excursion.
hérédité, f., hereditary transmission, inheritance.
hirondelle, f., swallow.
homonyme, m., homonym.
hôte, m., host.
humer, to inhale, smell.
hurler, to howl.
idée, f., idea, opinion.

- ignorer*, to be ignorant of.
îlot, m., islet.
image, f., picture.
(s')imaginer, to imagine.
inmanquablement, inevitably.
impie, impious.
(n')importe, never mind.
incertain, uncertain.
incommode, inconvenient.
incurie, f., carelessness.
indéfinissable, indefinable.
index, m., forefinger, index.
indicible, inexpressible.
ineptie, f., foolishness.
initier, to admit.
inlassable, untiring.
insensible, imperceptible.
insolation, f., sun-stroke.
insolite, unusual.
(à l')instar (de), in imitation of.
institutrice, f., schoolmistress.
intérêt, m., interest.
internat, m., boarding-school.
interroger, to question.
intime, intimate.
intriguer, to puzzle.
invités, m. pl., guests.
irrespect, m., irreverence.
ivre, intoxicated.

jaillir, to burst, spring out.
jaunâtre, yellowish.
joindre, to join.
- joint*, —e, joined.
jouer, to play.
juché, —e, perched.
Judée, Judæa.
jurer, to swear, vow.
jurisconsulte, m., lawyer.

kaléïdoscope, m., kaleidoscope.
kilomètre, m., kilometre.

lacin, m., net-work.
lame, f., blade.
lard, m., bacon, pork.
las (de), tired (of).
laurier-rose, m., oleander.
lavande, f., lavender.
lavandière, f., washerwoman.
lecture, f., reading.
lier, to link, unite.
lierre, m., ivy.
lieu, m., place.
lire, to read.
lisse, smooth, glossy.
littérature, f., literature.
livrer, to give up, deliver.
logement, m., rooms, lodgings.
loi, f., law.
lointain, —e, distant.
longuement, lengthily.
lorgnette, f., opera-glass.
lorsque, when.
loueur, m., hirer.
loupe, f., magnifying-glass.

- lueur*, f., gleam.
lumière, f., light.
lunettes, f. pl., spectacles.
lutrin, m., reading-desk.
lutte, f., struggle, strife.
lycée, m., public school.
- magasin*, m., warehouse, shop.
(se) maintenir, to keep up.
maîtresse, f., mistress.
malade, ill, diseased.
maladroit, —e, awkward.
maman, mamma, mother.
mamelon, m., hillock, eminence.
manchon, m., muff.
maniaque, m. or f., person with a mania.
manier, to handle.
manivelle, f., crank, handle.
marche, f., step, walk.
marché, m., market.
marié, to marry.
marronnier, m., chestnut-tree.
marteler, to hammer.
massif, m., group (of trees).
mât, m., mast, pole.
matelas, m., mattress, layer.
mèche, f., lock (of hair).
médecin, m., doctor.
méfiant, —e, distrustful.
mégathérium, m., a fossil.
mêler, to mix up, mingle.
menthe, f., peppermint.
menu, —e, slight, slender.
- merveille*, f., wonder, marvel.
messieurs, m. pl., gentlemen.
métairie, f., small farm.
meule, f., mill-stone.
meurtrière, f., loop-hole.
micocoulier, m., nettle-tree.
milieu, m., midst, centre.
mille-pattes, m., wood-louse.
mince, thin, fine.
minuscule, minute, very small.
miroir, m., looking-glass.
mobile, movable.
modique, moderate, scanty.
moindre, least.
moite, moist.
monter, to mount.
montrer, to show.
monture, f., seat, mount.
(se) moquer (de), to laugh at.
morceau, m., piece, fragment.
mordoré, reddish-brown.
mort, f., death.
mot, m., word.
mouche, f., fly.
moue, f., pout, wry face.
multiplier, to multiply.
mur, m., wall.
muraille, f., high wall.
musique, f., music, band.
mutisme, m., dumbness.
myope, short-sighted.
myosotis, m., forget-me-not.

- mystère*, m., mystery.
narquois, —e, cunning.
néanmoins, nevertheless.
net, at once.
nettoyer, to clean.
(à) neuf, newly, afresh.
niais, —e, silly, foolish.
nicher, to nest.
noces, f. pl., wedding.
nœud, m., knot.
noir, —e, black.
nourriture, f., nourishment.
nouveau, nouvelle, new.
nouvel an, m., New Year.
nu, —e, bare, naked.
nuage, m., cloud, mist.
nuance, f., shade.
obéissance, f., obedience.
objectif, m., object-glass.
obligation, f., duty.
(s')obstiner, to insist on.
obtus, —e, obtuse dull.
œil, m., eye.
œuf à la coque, m., boiled egg.
oisif, oisive, idle.
ombre, f., shadow, shade.
Ombrie, Umbria.
ongle, m., finger-nail.
opposé, opposite, facing.
orage, m., storm.
ordonner, to regulate.
oreille, f., ear.
oser, to dare.
ouate, f., cotton-wool.
oublier, to forget.
outrance, f., extreme, excess.
ouvert, —e, open.
ouvrir, to open.
palier, m., landing, stair-head.
pâlir, to become pale.
palissade, f., paling, fence.
pancarte, f., notice, placard.
papillon, m., butterfly.
Pâque, m., Easter.
paradoxal, —e, paradoxical.
paraître, to appear.
parce que, because.
par-ci par-là, here and there.
par contre, by contrast.
parfumé, —e, scented.
pariétal, growing on a wall.
parmi, among.
partager, to share, divide.
parti, m., match, offer.
particulier, particular.
partie, f., part.
pas, m. pl., footsteps.
(au) passage, in passing.
(se) passionner, to become enamoured of.
patience, f., patience, puzzle.
patienter, to have patience.
patiner, to skate.
pâtissier, m., pastry-cook.
pauvret, poor.
pêcher, to fish, angle.
pêcher à la ligne, to angle.
peindre, to paint.
peine, f., pain, penalty.

- (à) *peine*, hardly, scarcely.
pelisse, f., pelisse.
pelouse, f., lawn.
pencher, to lean, bend.
pénombre, f., penumbra.
pensionnaire, m., boarder.
pente, f., slope.
percer, to pierce.
perdre, to lose.
pester, to inveigh.
petit, little, small.
petit-fils, m., grandson.
 (à) *peu près*, nearly, about.
peuple, m., multitude, people.
peut-être, perhaps.
pharmacie, f., pharmacy.
pièce, f., room, piece.
Pierre, Peter.
pierre, f., stone, rock.
pieux, — *se*, pious.
pin, m., pine-tree.
pincés, f. pl., tweezers.
piste, f., track.
pistil, m., pistil.
plafond, m., ceiling.
plaisir, m., pleasure.
planche, f., plank, board.
plancher, m., floor, ceiling.
plaque, f., plate (metal).
plaquer, to plate, lay on.
 (à) *plat*, flat, level.
platane, m., plane-tree.
plâtre, m., plaster.
pleurer, to cry, weep.
plomb, m., plummet, lead.
plongeant, — *e*, downward.
plonger, to dip, plunge.
- pluie*, f., rain.
poids, m., weight, burden.
poignée, f., handful.
poing, m., fist.
poisser, to make sticky.
pont-levis, m., drawbridge.
port, m., aspect.
porte cochère, f., carriage-entrance.
poser (à plat), to lay (flat).
poterne, f., postern.
poulot, m., chick, darling.
pourpre, purple.
pourquoi, m., the reason why.
pouvoir, to be able to.
précipiter, to hurry, throw.
précision, f., precision.
prénom, m., Christian name.
préparatif, m., preparation.
préséance, f., precedence.
présenter, to present.
prêter, to lend, give.
prévenance, f., kindness.
printemps, m., spring.
procéder, to proceed.
 (se) *promener*, to go for a walk.
promeneur, m., one who walks about.
propension, f., tendency.
proposer, to offer, show.
propre, m., characteristic.
proprement, literally, properly, cleanly.
propriété, f., property.
protéger, to protect, conceal.

- protester*, to protest.
pudeur, f., shyness, modesty.
puérité, f., childishness.
puissant, weighty, powerful.
punir, to punish.
pupitre, m., desk.
- quand*, when.
quart d'heure, m., quarter of an hour.
quartier, m., neighbourhood.
quasi, almost, as if.
quelque peu, somewhat.
quenelles, f. pl., balls of minced meat or fish.
quérir, to fetch.
quitter, to leave.
quoi, which, what.
quolibet, m., vulgar joke.
quotidien, daily.
- raboteux*, rough, uneven.
racine, f., root.
raffoler, to be very fond of.
rafler, to sweep a thing off.
raidissement, m., stiffening.
(à) raies, striped.
raisonnable, reasonable.
rampe, f., baluster.
ras, m., level, open.
rauque, harsh, hoarse.
ravaler, to lower.
ravir, to delight, ravish.
ravissement, m., delight.
rayon, m., ray, beam.
rébarbatif, forbidding, stern.
- rebord*, m., ledge.
récit, m., narrative.
recourir, to have recourse to.
(se) recruter, to recruit.
recueillement, m., meditation.
recueilli, —e, thoughtful.
reculer, to recede, go back.
réel, —le, real, actual.
reflet, m., reflection.
refrogné, frowning.
regard, m., look, gaze.
registre, m., register.
réglisse, f., liquorice.
remettre, to put back, restore.
remise, f., coach-house.
remiser, to put up, put in.
remonter, to go up again.
reparcourir, to go over again.
répétition, f., rehearsal.
replié, folded, bent.
replis, m., fold.
réprobateur, of reprobation.
reps, m., rep.
réseau, m., net-work.
résineux, —se, resinous.
resplendir, to shine brightly.
ressasser, to repeat, examine.
ressentir, to feel.
resserre, f., safe.
ressort, m., mainspring.
rester, to remain.
restes, m. pl., remains.
retrouver, to meet, find again.

- revendeur*, m., retailer.
réverbérer, to reverberate.
revoir, to see again.
révolter, to cause to rebel.
rhume, m., cold.
ricanement, m., sneer.
ridé, —e, wrinkled.
riposter, to reply smartly.
rond, —e, round.
ronflement, m., rumbling,
 grinding.
rosace, f., rose-window.
rosier nain, m., dwarf-rose.
rôt, m., joint (of meat).
roue, f., wheel.
roue d'arrière, back-wheel.
roue d'avant, front-wheel.
rougir, to blush, redden.
roulement (de tambour), m.,
 roll (of a drum).
ruban, m., ribbon.
rubis, m., ruby (colour of).
rue, f., street.
ruelle, f., by-lane.

sac, m., bag.
sacré, —e, sacred.
salle à manger, f., dining-
 room.
salle de travail, f., work-
 room.
salle d'études, f., study.
salle du dépôt, f., ware-
 house.
salon, m., parlour, drawing-
 room.
salutiste, salvationist.
- sanglot*, m., sob.
sangsue, f., leech.
sans, without.
santé, f., health.
saphir, m., sapphire.
sarbacane, f., pea-shooter.
sarment, m., vine-branch.
saule, m., willow.
sauter, to leap, jump.
sauterelle, f., grasshopper,
 locust.
savoureux, pleasing, sa-
 voury.
scalpel, m., scalpel.
scène, f., stage, scene.
sciure, f., sawdust.
scolopendre, f., centipede.
sécateur, m., pruning- or
 hedge-shears.
sécher, to dry.
secouer, to shake.
secousse, f., shaking, shock.
secret, m., secret.
(en) seigneur, supreme.
sel, m., salt.
semaine, f., week.
semblable, similar.
sens, m., sense, direction.
sensiblement, perceptibly.
sentier, m., foot-path.
sentir, to smell, feel.
sermonner, to lecture.
serpenter, to wind.
serrer, to press, tighten.
servir, to be of use, serve.
seul, —e, alone, only.
sève, f., sap.

- siècle*, m., century, period.
signaler, to point out.
sinon, otherwise.
sis, —e, situated.
soie, f., silk.
solaire, solar.
solennité, f., solemnity.
solfège, m., reading (music),
 solfeggio.
sombre, dark, sombre.
somber, to sink, go down.
sommaire, short.
sommeil, m., sleep.
son, m., sound.
sonder, to sound (depth).
sorcière, f., witch.
sortie, f., way out.
sou, m., halfpenny.
soucoupe, f., saucer.
souder, to weld, unite.
souhaiter, to wish.
soulager, to relieve, console.
soulever, to lift up, raise.
souligner, to underline.
(se) soumettre, to submit.
soupçon, m., surmise, suspi-
 cion.
souper, to sup.
(se) souvenir, to remember.
souvent, often.
subtiliser, to subtilize.
suc, m., sap.
sueur, f., beads of water,
 perspiration.
suivre, to follow.
suivre un cours, to attend
 a course of lessons.
- sujet*, m., subject.
supérieur, upper, higher,
 superior.
supplier, to entreat, pray.
sur, on.
sûr, —e, sure, certain.
surnommer, to surname.
(au) surplus, moreover, how-
 ever.
surprendre, to catch, over-
 take.
surtout, above all.
surveiller, to watch, oversee.
svelte, slender.
symétriquement, symmetri-
 cally.
- tableautin*, m., little picture.
tache, f., stain, blot.
tâcher, to try, endeavour.
tailler, to deal, play (of
 cards).
tamiser, to sift.
tapis, m., carpet.
tapissé, hung, lined.
tapisserie, f., needlework.
tas, m., heap.
temps, m., time.
tendance, f., tendency.
tendre, to strain, stretch.
(se) tenir, to remain.
terne, spiritless, dull.
terrain, m., ground, piece
 of land.
thé, m., tea.
tiède, lukewarm, tepid.
Tiens ! Why !

- tigelle*, f., little stalk.
tignasse, f., shock of hair.
tiroir, m., drawer.
toile, f., linen, cloth.
toison, f., fleece.
toit, m., roof.
topaze, f., topaz.
toque à gland, f., tasseled cap.
tort, m., wrong, harm.
tortionner, to rack.
tortue, f., turtle, tortoise.
toujours, ever, always.
toupie, f., top.
tour à tour, by turns.
tourbillonner, to whirl.
tourelle, f., little tower.
tourner, to turn.
tournoyer, to wheel round.
tout, —e, all.
tout à coup, all at once.
tout à fait, altogether, quite.
traduction, f., translation.
traîner, to drag.
trait, m., feature.
trajet, m., journey.
trancher, to cut.
translucide, translucid.
(à) travers, across.
traverser, to cross, pass over.
triangulaire, triangular.
tricoter, to knit.
triomphalement, triumphantly.
tropique, m., tropic.
troupeau, m., flock.
truelle, f., trowel.
truite, f., trout.
tuile, f., tile.
tutoyer, to use thee and thou.
uniquement, solely.
usine, f., works, factory.
vacances, f. pl., holidays.
vague, f., wave.
vécu, lived.
vélocipède, m., velocipede.
verglas, m., glazed frost.
verre, m., glass.
verroteries, f. pl., fragments of glass, glass-ware.
verser, to pour.
vertige, m., giddiness.
vestibule, m., entrance-hall.
veston, m., little coat.
veuve, f., widow.
vibrant, —e, sonorous.
vide, empty, hollow.
vie, f., life, livelihood.
vieille, f., old woman, old lady.
vieille demoiselle, f., old maid.
vif, —ve, lively, eager, vivid.
vigne folle, f., wild vine.
virer, to turn about.
visage, m., face.
viser, to aim at.
vitré, —e, glazed.
vivre, to live.
voir, to see.

<i>voire</i> , even, indeed.	<i>volière</i> , f., aviary.
<i>voisinage</i> , m., neighbour- hood.	<i>volonté</i> , f., will.
<i>voiture</i> , f., carriage.	<i>volontiers</i> , willingly.
<i>voix</i> , f., voice.	<i>voûte</i> , f., vault.
(à haute) <i>voix</i> , aloud.	<i>vrai</i> , —e, true, real.
<i>vol</i> , m., flight.	<i>vue</i> , f., sight.
<i>vol-au-vent</i> , m., puff pie or pastry.	<i>vulgaires</i> , m. pl., common (ones).
<i>volet</i> , m., shutter.	<i>yeux</i> , m. pl., eyes.

PHRASES AND IDIOMS

PAGE	LINE	
7	13	<i>il était on ne peut plus amusant</i> . . . , nothing could have been more amusing . . .
12	12	<i>que n'avait pas épousées ma mère</i> , which were not shared by my mother.
12	24	<i>n'empêche que</i> . . . , which did not prevent (me) . . .
15	23	<i>talonnés par les gardes</i> . . . , with the keepers at their heels.
17	5	<i>pâle comme sur le point de se trouver mal</i> , as white as if she were going to faint.
17	6	. . . <i>qu'elle ne devait pas manger à sa faim</i> , . . . that she had not enough to eat.
17	11	<i>j'en aurais presque fait fi</i> , I might almost have despised it.
17	27	<i>comme elle y allait!</i> at what a rate she went!
19	13	. . . <i>si les exemples ne me donnent raison</i> , . . . if the illustrations [of this rule] do not prove me right.
20	14	<i>s'étendre à plat ventre</i> , to lie flat.
21	18	<i>retraite aux flambeaux</i> , torchlight tattoo.

PAGE LINE

- 22 1 *Il s'agit évidemment d'une soirée . . .* The point in question is evidently a party . . .
- 22 16 *n'y tenant plus, je . . . sors . . . à tâtons*, unable to endure it any longer, I grope my way out.
- 22 20 *au premier*, to the first floor [the word *étage* is understood].
- 24 8 *m'habita*, remained with me.
- 24 26 *je les sentais se préciser et s'affirmer, le soir . . .*, as evening fell they asserted themselves more distinctly . . .
- 25 29 *il va faire beau*, it is going to be fine.
- 26 3 *ils ne prennent pas les devants*, they are not the precursors [of the weather].
- 27 7 *elle gardait un vif sentiment des hiérarchies*, she held strong opinions on the subject of precedence.
- 32 1 *je courais de l'avant, et, . . . fouillais deci delà le taillis*, I ran on ahead and . . . rummaged up and down the coppice.
- 34 30 *en nage et en désordre*, dripping wet and untidy.
- 38 14 *toutes les pièces se commandaient*, all the rooms led one into the other.
- 40 16 *il prétendait ne recourir qu'à la prière*, he refused to have recourse to anything but prayer.
- 41 20 *il était en panne*, it had come to a stand-still.
- 43 12 *je fis mine de repartir . . .*, I made as if to leave . . .
- 45 14 *un inconvénient capital*, an unfortunate ending.
- 46 3 *sourde comme un pot*, as deaf as a post.
- 46 27 *la chère vieille se mettait en quatre*, the dear old lady gave herself a great deal of trouble.
- 47 8 *Mais qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse . . . ?*
But what possible good can it do her?
- 51 9 *Té! le petit en mangera bien, lui!* Oh! well, the boy will eat some, then!
- 52 21 *Il se néglige . . .* He has become careless . . .

PAGE	LINE	
54	20	<i>je pus escalader tout mon soûl.</i> I could climb about to my heart's content.
55	17	<i>brûlant la 'Fon di biau',</i> hurrying past the <i>Fon di biau.</i>
57	1	<i>Rose enfin prit sa retraite.</i> At last Rose was pensioned off.
59	3	<i>Je me sentis tout bête, tout penaud.</i> I felt very idiotic and sheepish.
59	15	' <i>Eh! laisse le blanc, petiton!</i> ' 'Oh, leave the white [of the egg], child!'
67	9	<i>on en avait pour une heure.</i> One might be detained for an hour.
68	26	<i>c'était à qui mieux mieux!</i> Each one tried to outdo the other.
71	13	<i>Y êtes-vous?</i> Are you ready?
71	14	<i>Il ne fallait plus nous la faire :</i> it was no longer any use trying that on us.
74	29	<i>hideusement fagoté,</i> dressed up like a fright.
74	30	<i>j'eusse été aux anges!</i> I should have been perfectly happy.
77	7	<i>je détestais les peignées.</i> I hated rows.
77	23	<i>Mon sang tombait dans mes talons.</i> My courage oozed out at my finger-tips.
78	8	<i>L'œil poché me faisait très mal,</i> my black eye was very painful.
78	18	<i>un grand sacré rouquin au front bas,</i> a confounded red-headed lout with a low forehead.
80	13	<i>en prenant sur elle de sourire,</i> with an attempt at a smile.
80	15	' <i>Voyons! celle-là va-t-elle arriver à bon port?</i> ' 'Come! shall we see if this drop will go down?'



DATE | 3 1927 00092969 2

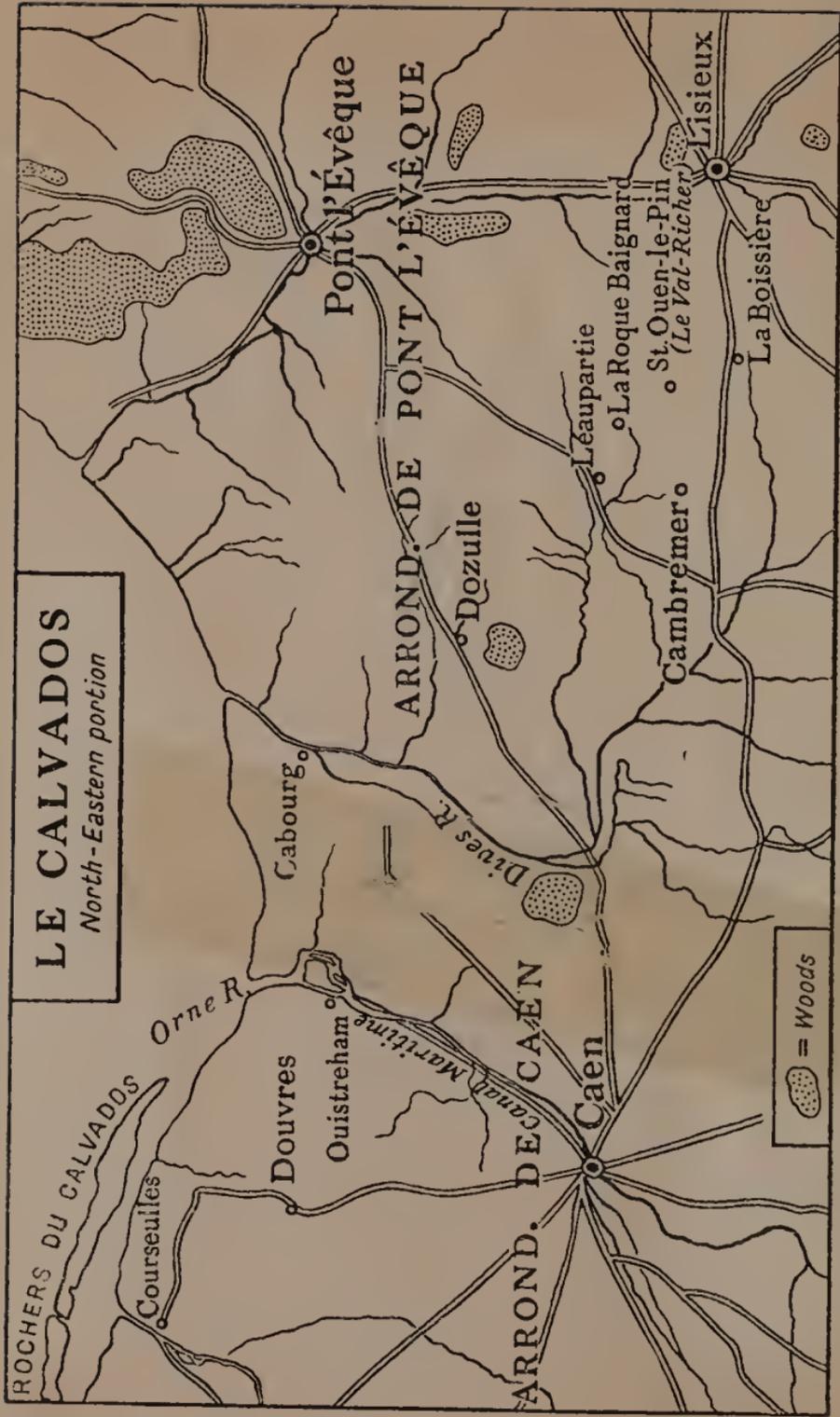
JA 25 '72

848
G36s

Gide, A. P. G.
Si le grain ne meurt

DATE	ISSUED TO
25 '72	Geraldine Johnson ^{# 315} 00 11

848
G36s



LE CALVADOS
North-Eastern portion

ROCHERS DU CALVADOS
Courseulles

Orne R.

Douvres
Quistreham

Cabourg

ARROND. DE CAEN
Caen
Canal Maritime

ARROND. DE PONT L'ÉVÊQUE
Dozulle

Pont l'Évêque

Léaupartie

La Roque Baignard

St. Ouen-le-Pin
(Le Val-Richer)

Cambremer

Lisieux

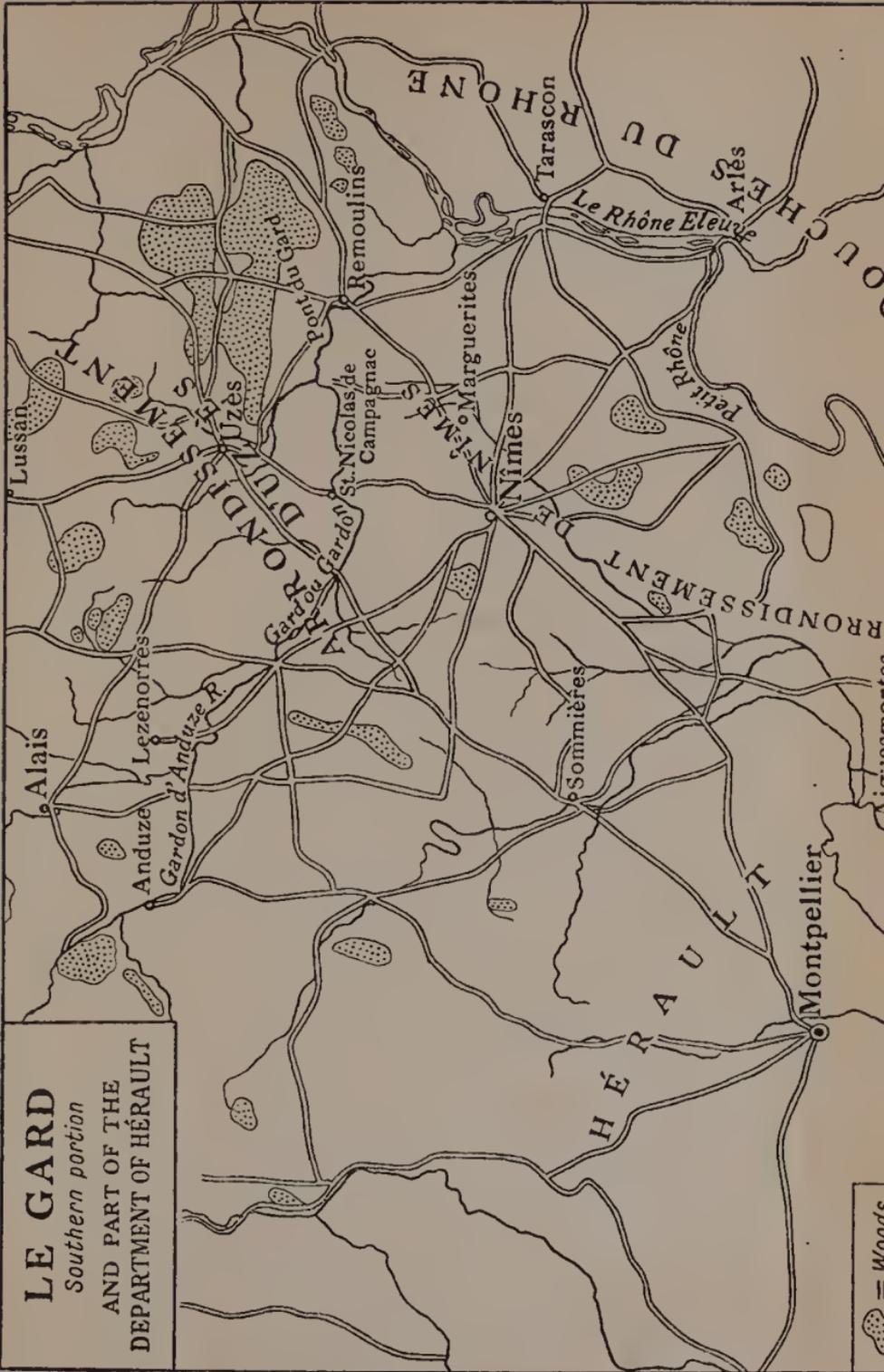
La Boissière

 = Woods

LE GARD

Southern portion

AND PART OF THE
DEPARTMENT OF HÉRAULT



Woods

